

FRANÇOIS RENDU

**SOUVENIRS  
DE  
DÉPORTATION**

NEUENGAMME  
BERGEN - BELSEN



LYON 1947

**SOUVENIRS  
DE DÉPORTATION**

19 MAI 1944

3 JUIN 1945

FRANÇOIS RENDU

INGÉNIEUR DES ARTS ET MANUFACTURES  
Ex. F. 40,545

# SOUVENIRS DE DÉPORTATION

NEUENGAMME

BERGEN - BELSEN

19 MAI 1944 - 3 JUIN 1945

## AUTRES OUVRAGES SUR LES MEMES CAMPS

- *Un médecin français en déportation*, D<sup>r</sup> P. LOHÉAC (Neuengamme et Hambourg) en préparation chez Solar, Monte-Carlo.
- *L'homme et la bête*, L. MARTIN-CHAUFFIER, en préparation chez Galimard.
- *Bergen-Belsen bagne sanatorium*, D<sup>r</sup> G.-L. FRÉJAFON, aux éditions de « La Chaîne ».
- *Univers concentrationnaire*, D. ROUSSET, aux éditions du Pavois.



Chez l'auteur, 8, rue Boissac, LYON II<sup>e</sup>

C. C. P. ROUEN 971-90

A LA MÉMOIRE

*de mes Amis*

*Gabriel Florence, Ernest Jeune, Pierre Duverne ;*

*de mes dix mille camarades d'infortune, qui  
ont sacrifié jusqu'à leur dernier souffle pour une  
noble cause.*

*Et voici le gibier traqué dans les battues  
Les aigles abattus et les lièvres levés.  
Que Dieu ménage un peu ces cœurs tant éprouvés,  
Ces torses déviés, ces nuques rebattues.*

CHARLES PEGUY. (Eve)

## AVANT - PROPOS

*Ce récit n'est pas un roman, car je n'ai aucune prétention littéraire, ni une déposition à charge contre nos bourreaux, car je ne suis pas appelé à faire œuvre de justice vindicative, c'est la reconstitution d'un journal de bord inscrit au jour le jour dans ma mémoire.*

*Que le lecteur veuille en excuser la forme parfois sans élégance ; qu'il lui accorde du moins le bénéfice de la véracité.*

*C'est le récit particulier de mon épreuve, mais il sera transposé aisément et mot pour mot dans l'épreuve de tous les disparus anonymes dont j'aurais pu maintes fois partager le sort. D'ailleurs certains y rencontreront le nom et le souvenir des leurs.*

*En dehors de la prière, ce mémorial est la seule preuve valable d'attachement à mes camarades que je puisse apporter à leurs femmes, à leurs enfants, à leurs parents et amis.*

*Puisse-t-il enrichir de son témoignage le patrimoine spirituel des familles et aviver leurs ferventes pensées vers ceux qui se sont consommés dans un sacrifice sans gloire peut-être, mais non sans grandeur.*

*Lisieux, Ascension 1947.*

## SOMMAIRE

Introduction : Sur le K. L. Hamburg-Neuengamme .....	9
<hr/>	
— A la trappe des Dombes, 19 mai 1944 .....	13
— Montluc, 19 mai-22 juillet .....	15
— Compiègne, 26, 27, 28 juillet .....	19
— Neuengamme, 31 juillet-13 octobre .....	22
— Hambourg, Veddel, 13 au 26 octobre, Olsdorf, 26 octobre-15 décembre .....	36
— Deuxième séjour à Neuengamme, 15 décembre-7 janvier .....	46
— Wittenberge, 7 janvier-14 février .....	52
— Troisième séjour à Neuengamme, 15 février-11 avril .....	54
— Bergen-Belsen, 11 avril-31 mai 1945 .....	60

### APPENDICE

— Le drame de Lübeck .....	70
— Le procès de Neuengamme .....	76

## INTRODUCTION SUR LE KONZENTRATIONS-LAGER HAMBURG-NEUENGAMME

Le camp de concentration de Neuengamme est situé en rase campagne à 18 kilomètres environ au sud-est d'Hambourg, sur la rive droite de l'Elbe, à l'intérieur d'une légère boucle que fait le fleuve à cet endroit. La région est marécageuse et le terrain constitué par une épaisse couche de glaise.

En 1940, quelques condamnés allemands furent envoyés sur les lieux pour aménager les palissades du futur camp et drainer le terrain. Peu à peu, les blocks en planches s'érigent les uns après les autres autour d'une place centrale macadamisée. Partout ailleurs, la boue gluante et glissante règne en maîtresse.

Au moment de notre arrivée, la construction du camp est encore en pleine progression. Un énorme block en ciment est en achèvement au sud-est de la place centrale. (Chaque block en bois est prévu pour le logement de 300 à 400 internés; ce block en ciment, bâti sur cave, correspond à 6 blocks anciens). Un autre semblable est en construction au nord-est. Il sera achevé en décembre 1944 et immédiatement habité.

On édifie également au sud-ouest un four crématoire en briques; bâtiment assez important avec ses dépendances et sa cheminée. Je verrai fumer celle-ci en février, à mon retour de Wittenberge. Une installation de fortune tenait lieu jusque-là de crématoire!

Une gare spéciale dessert le camp, reliée au réseau de la Reischsbahn par un raccordement particulier de 4 kilomètres de long.

Lorsque le premier convoi de Français, venant de Compiègne, arriva au camp en 1944, 30.000 hommes avaient déjà passé par Neuengamme. En moyenne, 7.000 hommes vivent au camp, les autres sont envoyés en kommandos au fur et à mesure des besoins. L'effectif est composé indistinctement d'internés politiques et de condamnés de droit commun. Toutes les nations y sont mélangées avec une majorité de Russes, Polonais, Allemands, Autrichiens et Tchèques (1).

Les kommandos de travail, en dehors de ceux attenants au camp (Metalwerke, Messap, Klinker, Yas-tram, industriefhof, rollwagen, flechten, etc...), sont situés dans la région hambourgeoise et les centres industriels importants : Brème, Hanovre, Brunswick, etc...

Le troupeau humain alimentant ces kommandos est prélevé par priorité parmi les nouveaux arrivants qui sont parqués en attendant dans des blocks spéciaux dits « de quarantaine ». Si l'effectif y est insuffisant, on vient pomper dans les kommandos secondaires du camp qui constituent des sortes de réservoirs de main-d'œuvre.

Jusqu'en 1944, le nombre de Français vivant à Neuengamme est insignifiant. Ce sont des déportés que le hasard des mutations a fait aboutir là. Le 19 mai, un premier convoi arrive de Compiègne, de 1.500 environ : il constituera la série dite des 30.000 en raison des numéros d'immatriculation qui seront affectés à nos camarades.

Le second convoi quitte Compiègne le 4 juin et entre dans le camp le lendemain du débarquement, c'est la série des 34.000. Le troisième a lieu du 15 au 18 juillet et constitue la série des 36.000.

(1) Pour les détails de l'organisation administrative et disciplinaire du camp, on lira avec intérêt l'ouvrage de D. Rousset : « Univers concentrationnaire ».

Le nôtre, le dernier en provenance de Compiègne qu'il quitte le 28 juillet au soir, arrive le 31 juillet. Il comprend 1.700 membres immatriculés de 39.300 à 41.000, parmi lesquels 350 otages.

Ceux-ci sont des compatriotes de tous rangs sociaux, arrêtés par mesure de précaution par le boche au moment du débarquement. Monseigneur Bruno de Solages, Albert Sarraut, le comte de Vogüé, voisinent avec des cheminots et des ouvriers métallurgistes de Nancy. Ils jouissent d'un régime de faveur comparable à celui des prisonniers de guerre : ils restent ensemble, groupés dans un block spécial. A leur arrivée, on vida un block de l'infirmerie pour les loger ; au début de l'année 1945, ils déménagèrent dans de nouveaux blocks que l'on venait de construire dans une enceinte de barbelés contiguë à la nôtre. Ils sont dispensés de travail et s'administrent eux-mêmes pour la discipline intérieure et la distribution du ravitaillement. Une quinzaine d'entre eux mourront en captivité ou au cours de l'exode final qui commença le 12 avril 1945 en direction de Flossenburg. Ils traversèrent l'Allemagne et les Sudètes, restèrent quelques jours à la forteresse de Theresienstadt, puis au camp de Breishau, à 50 kilomètres de Prague, où ils furent délivrés le 9 mai par des patriotes tchécoslovaques.

Le dernier convoi constitué, en provenance de diverses prisons de France, arriva à Neuengamme le 2 ou le 3 septembre. Il avait passé par Belfort et comprenait un millier de compatriotes qui constituèrent la série des 44.000.

Par la suite, la cadence des arrivées ne se ralentit pas : on vit se succéder des convois entiers de Lettons, de Belges, de Hollandais en provenance du camp de Bois-le-Duc, de Danois (en particulier, un groupe de 800 agents de police de Copenhague), de Norvégiens, et des convois disparates de toutes provenances en Allemagne. Dans ces derniers se trouvaient toujours une certaine proportion de Français, ce qui porte à 10.000 au moins, 12.000 peut-être, le

nombre total des compatriotes qui ont connu Neuengamme sur les 72.000 détenus de toutes nationalités qui y furent décomptés jusqu'à la libération.

Hier encore, l'amicale des anciens déportés de Neuengamme n'avait rassemblé que 800 rescapés : là, comme dans tous les autres camps de concentration, la France a payé du sang de ses enfants un tribut particulièrement lourd à la sauvagerie nazie.

Là aussi, comme ailleurs, nous subirons les doubles sévices à la fois des S. S. chargés de la garde générale du camp et des potentats responsables de la discipline particulière des blocks, des services et du travail. Ces potentats, qui constituent ce qu'on a aussi appelé la maîtrise, sont des détenus comme nous, politiques ou de droit commun : les SS les choisissent et désignent à chacun leurs fonctions en leur conférant avec une autorité absolue des avantages en nature appréciables. Dans la crainte de perdre ces avantages, la plupart des potentats se durcissent progressivement et deviennent inévitablement plus exigeants et plus cruels que les SS.

Ce régime voulu de surenchère crée dans tous les camps ce climat de terreur que nous leur connaissons.

## A LA TRAPPE DES DOMBES

La fraternité du Tiers-Ordre franciscain à laquelle j'appartiens depuis quelque temps, décide de passer une journée de prières pour l'Ascension. Sur mes instances, nous choisissons, comme lieu de notre retraite, la Trappe des Dombes.

Nous nous y retrouvons une quinzaine le mercredi 17 mai au soir. Mes confrères repartent dans la soirée du jeudi.

Comme je ne reprends mon service à l'usine que lundi, j'ai le temps, je rentrerai à Lyon dimanche. Je me donne donc deux jours de plus de réflexions avant de prendre décision sur mon entrée à la Mission de France.

Le vendredi 19, vers 16 heures, je vois fortuitement par la fenêtre un jeune soldat armé d'une mitrailleuse, qui parcourt le jardin : maquisard ou milicien ?... 10 minutes après, je suis expulsé violemment de ma chambre par un boche.

Tous les religieux et quelques civils sont rassemblés dans la cour intérieure du monastère, la tête contre le mur et les bras levés. Deux boches vocifèrent contre le Père prieur. Un Père blessé est parmi nous. J'apprends que deux autres ont été tués ainsi qu'un des assaillants.

On perquisitionne de fond en comble le monastère à la recherche d'un dépôt d'armes, mais sans suc-

cès. Au bout de deux longues heures, les boches font le tri des gens présents, ils embarquent dans un camion trois pères trappistes, dont deux jeunes de la classe 42 qui seront relâchés deux jours après, les cinq pensionnaires de l'hôtellerie et quelques ouvriers familiers, dont un juif que la Trappe camouflait (1).

A la bifurcation de la route de Bourg, nous rejoignons deux autres camions qui contiennent quelques « terroristes » râflés dans la région de Vonnas.

Nos escorteurs sont de la Gestapo, de la Wehrmacht et de la Milice (un des chefs de celle-ci se déclare camarade d'école de la promotion 1938).

Nous arrivons à la Gestapo, avenue Berthelot, vers 21 heures. Nous sommes rapidement interrogés par « Charlie » (identité, race, et motif de notre arrestation). Nous sommes dépouillés de tous nos papiers et de nos objets de poche. Vers 22 h. 30, nous sommes transportés à la prison Montluc sous la menace virulente de la mitraillette de « kommt-kommt », surnom d'un petit S. D. rasé et râblé : le type de la brute nazifiée qui nous traite de « gross terr...roristes ».

(1) Voir le récit de cette sanglante perquisition dans « La Documentation catholique » du 18 mars 1945, p. 250.

## MONTLUC

(19 mai-22 juillet)

En entrant dans la cellule 129, au deuxième étage, j'y trouve quatre occupants : Bernard Plé, disparu plus tard dans les camps, Jean Escudey, également disparu, Finet-Baron, rescapé des camps, et Tabardel, libéré le 14 juin.

Plus tard se succéderont dans la cellule, au cours de mon séjour : Oreste Zenezini, fusillé à Saint-Didier-de-Formans (Ain), le 17 juin, Roche, disparu, Morel, fusillé à la Verpillière, Lipp, libéré, Jack, libéré, Claude Bernard, coiffeur à Saint-Donat, fusillé à Portes-les-Valence, Paul Varin, rescapé des camps, Baumann, disparu, Michel Mrowka, rescapé, X..., polonais, également rescapé, et D..., prisonnier de droit commun, délivré le 24 août.

Les premiers jours, nous faisons connaissance : prise de contact avec les camarades et les habitudes de la maison. Je suis appelé, le samedi après-midi, pour l'interrogatoire à la Gestapo : j'attends inutilement dans les caves pendant quatre heures. On m'y ramène le lundi matin : « Vous serez libéré dans les 48 heures ».

Les amis me chargent de messages à transmettre en sortant à leurs familles. Le mercredi, on m'appelle dans la cellule... Mais c'est pour un premier colis

préparé par ma famille ! En réalité, mes enquêteurs ont appris que je suis officier de réserve et ma présence en pays de maquis, de ce fait, leur paraît suffisamment insolite pour me garder à l'écart.

Au cours des séances de toilette dans la cour de la prison, je fais connaissance avec Jean Langlet, de la cellule 125, ingénieur arrêté dans l'affaire Bronzavia, et avec Georges Valois, un de nos voisins immédiats de la 131, animateur du groupe des économistes de « Nouvel Age ».

La vie de cellule est monotone, mais combien profonde dans ses découvertes mutuelles des camarades.

Le régime alimentaire est dur, mais supportable : la Croix-Rouge a pu reprendre ses distributions supplémentaires.

Nous souffrons surtout de la saleté de la cellule, des poux et des punaises. En juin et juillet, nous serons sept, puis huit pendant trois jours dans la cellule qui ne mesure que 1 m. 80 sur 2 m. 20 : ce sera alors l'exiguïté et la chaleur qui nous gêneront le plus...

Le 10 juin, des rumeurs circulent : le jeune Docteur Belot, de la 131, un résistant actif, a été appelé la veille vers 5 heures du matin et « sans bagages ». Il n'a pas réapparu depuis. Trois jours après, le boche est venu prendre ses affaires dans la cellule : Valois est persuadé que Belot a été fusillé.

Le 16 juin, Zenezini est appelé inopinément le soir vers 21 heures. Quelques jours après, c'est le tour de Bernard, à 5 heures du matin, toujours « sans bagages ». A 10 heures, en allant nous laver, je l'aperçois encore dans une cour, avec une trentaine d'autres qui attendent, puis, plus rien de lui. Par les nouvelles qu'on se passe entre cellules, nous acquérons la conviction que tous ces départs suspects sont pour la fusillade. A la même époque, Morel est fusillé à La Roche.

Roche et Escudey ont subi des interrogatoires classiques à la baignoire, aux coups de poings et de bâton. La Gestapo veut convaincre Roche de reconstitution

d'une cellule communiste à la Manutention militaire où il travaille.

Baumann, qui a été dénoncé comme agent provocateur de la Wehrmacht, est horriblement martyrisé au cours de ses interrogatoires durant une semaine. Au bout de trois jours, il essaye de se suicider dans la nuit en se tailladant le poignet avec une glace cassée : il est désespéré, car il se sent désarmé pour les interrogatoires à venir devant la perspective des douleurs et souffrances ; il sent qu'il ne pourra pas indéfiniment garder le silence devant ses bourreaux. Il est emmené seul un soir, soi-disant pour la Gestapo centrale à Paris.

Ponsard, de la 131, me dit un matin : « Nous sommes les lapins qu'on vient prendre dans le clapier pour la fusillade de représaille quand ces messieurs en décident. Je n'y tiens plus ».

A la 129, nous organisons, grâce à l'habileté de Plé, un petit ascenseur pour remonter les messages par le tuyau d'aération communiquant avec la 69 au premier et la 27, chez les femmes.

Le 26 mai, 20 minutes après le bombardement de la ville, nous apprenons que la Gestapo est en flammes, avec une partie de l'avenue Berthelot. Le 6 juin, au matin, nous apprenons le débarquement : Bayeux et Caen seraient déjà libérés. Par la suite, combien de débarquements dans la Méditerranée et de libérations de Lyon par le maquis n'avons-nous pas appris !

Le 20 juillet, un garde nous prévient qu'il va y avoir un « gross transport ». Le lendemain, appel : c'est le départ pour le 22 au matin. Nous nous retrouvons une bande d'amis. Voyage de trois jours et quatre nuits pour Compiègne, à 10 par compartiment, 12 gardes par wagon. Pas de ravitaillement officiel, pas de boisson. La Croix-Rouge fait des prouesses pour soulager notre sort.

Sur le quai de Perrache, je vois deux de mes amis alertés au titre du Secours National et venant, entre autres, contrôler si je suis du convoi. Dans notre compartiment, deux types « pas sûrs » nous sont

signalés, qui gêneront nos vagues velléités de sauter par la portière. Nous décidons de le faire la nuit, mais les nuits, par précaution, le boche nous tient stationnés en gare. Tant pis ! on verra bien, ce n'est pas encore l'Allemagne. On va « travailler » en usine. Ce sera toujours moins dur qu'à Montluc ! ?

## COMPIEGNE

Le camp de Compiègne est un véritable paradis par ce beau soleil de juillet. Nous nous réjouissons à la perspective de quelques bons jours de répit. On parle d'un départ pour l'Allemagne le lendemain, mais nous avons des chances de ne pas en être ; les départs ont lieu tous les 15 jours, ce sera donc notre tour à ce moment-là. D'ici là, on verra ; les alliés ne sont pas loin !

Je rencontre mon camarade Riss, de la promotion 1935, et camarade de guerre. Il est là depuis 6 mois, chef de block. Il me nomme chef de chambre : avant de prendre possession de celle-ci, nous sommes désinfectés de pied en cape et vivons un jour complètement nus pendant l'étuvage de nos affaires. Nous touchons un colis de la Croix-Rouge, nous pouvons nous laver à notre aise, nous promener dans le camp, profiter de la bibliothèque, etc...

Il y a bien quelques punaises et une invasion de puces dans les paillasses, mais ce n'est rien à côté de ce que nous venons de quitter.

Le lendemain, à l'appel du départ, tout le convoi de Montluc y passe. Le boche est pressé !

Il va falloir songer sérieusement à se défilier.

Riss me met en contact avec toute une petite bande de gars décidés (commandés par les deux frères jumeaux Simon, de Paris, qui tous deux mourront

d'épuisement à Neuengamme en décembre, à 15 jours d'intervalle).

Tout est prévu, nous nous retrouverons à la sortie du camp, après avoir été parqués au camp C où, selon la coutume, nous trouverons cachée dans la paille une pince monseigneur pour l'ouverture des parois du wagon. Je fais signe à Varin, à Thomas et à Roche qui sont décidés à tenter aussi l'aventure.

Le 28, vers midi, l'appel commence. Après la fouille et l'enlèvement de tous nos colis personnels, nous nous retrouvons tous au camp C. A 18 heures, nous quittons le camp, une quarantaine, bien groupés.

En gare de Compiègne, premier pépin, notre groupe est scindé en deux. Nous ne serons pas tous dans le même wagon. En outre, le boche, pour prévenir les évasions, nous fait déshabiller et monter dans le wagon sans chaussures et avec seulement notre chemise. Il se montre féroce contre toute tentative d'évasion.

Nous sommes 55 par wagon dont une trentaine ne fait pas partie de notre groupe. L'entente ne règne pas, un râleur veut faire la loi. Nous nous y opposons afin de mettre nos projets à exécution ; en attendant, il occupe la place près de la lucarne du wagon et ne la cédera à personne.

Le précédent convoi de Compiègne, dirigé sur le camp de Dachau, comportait 2.200 détenus (le nôtre 1.700). Ils étaient 100 à 110 par wagon. Sans ravitaillement et sans eau, ils trainèrent par une chaleur accablante pendant 4 ou 5 jours dans les gares. Le supplice fut inouï. L'étouffement, la soif, la fatigue (car 45 à 50 seulement peuvent s'asseoir), les discussions, etc..., firent que bientôt les moins solides succombèrent de folie, d'épuisement ou d'écrasement.

A l'arrivée à Dachau, 950 étaient morts. Ce fut le convoi de la mort que l'on pouvait suivre, paraît-il, à l'odeur des excréments et des cadavres. Villiers, l'ancien maire de Lyon, en faisait partie.

Notre voyage fut plus supportable, mais nous fûmes empêchés de mettre nos projets d'évasion à exécu-

tion. Vers Soissons, à l'arrêt, nous entendons une fusillade. C'est un jeune gars d'un wagon voisin qui est fusillé pour avoir été pris par un SS en train de faire un petit trou avec un couteau, « pour voir » à travers la paroi du wagon. Il fut obligé de se dénoncer sous la menace des mitraillettes.

Vers Fimes et à Reims, mêmes fusillades. Trois autres de nos camarades sont fusillés, pris en flagrant délit d'évasion. Le boche est déchaîné... Nous renonçons à toute tentative.

Depuis le départ, je suis pris d'une diarrhée épouvantable. Au bout du deuxième jour, je me fais évacuer sur le wagon « hôpital » où je retrouve Valois et quelques autres, et les quatre cadavres de nos camarades Jannin, Pelacou, Leguen, Briand, car la garde du convoi responsable de X détenus, doit remettre à l'arrivée X vivants ou morts ! Nous ne comptons que pour des *stück*, des morceaux.

Décidément, me dit Valois pour plaisanter, au train où vont les choses, je crains que votre retraite commencée à la Trappe ne se prolonge outre mesure !

Nous ignorons jusqu'à l'arrivée vers quelle destination nous sommes dirigés.

## NEUENGAMME

Le 30 juillet au soir, nous étions à Hambourg, d'après Casanore, un chic vieillard de 72 ans, maire d'un petit patelin de Champagne, gros négociant en vins, qui avait roulé sa bosse partout en Europe Centrale et qui, à travers la lucarne du wagon, avait reconnu quelques dômes de la ville.

Le lendemain matin, notre convoi arrivait à Neuengamme. Nous sommes invités violemment à descendre de wagons, à nous ranger par cinq et à gagner pieds nus et en chemise l'enceinte du camp à 500 mètres de là. Nous stationnons de 10 heures jusqu'à 19 heures dans la cour centrale du camp, la « Grand place », où nous assistons horrifiés au départ et à l'arrivée de détenus, aux chasses à l'homme par les SS et les chefs contre tous ceux qui essaient de nous approcher pour avoir quelques vivres : ces hommes sont en haillons, ce sont des Russes et des Polonais, il y en a de tout jeunes, ils vivent dans la boue avec des chaussures sans nom. Nous nous persuadons entre nous qu'il s'agit de la pègre du camp particulièrement maltraitée pour des raisons raciales ou autres.

Nous ne nous rendons pas compte encore que c'est le régime commun du camp qui contraste avec l'aspect extérieur : des plantes grimpanes et des fleurs

ornent la façade des blocks, des équipes d'entretien balayent le macadam... A la fin de la journée, pour éviter notre contact avec le gros des travailleurs qui revient des kommandos, on nous entasse dans les caves d'un bâtiment en construction.

Il a fait un soleil de plomb, nous mourons de soif. Parcimonieusement, par les fenêtres et en contre-partie de quelques vivres que nous portons avec nous, des détenus nous passent de l'eau dans des gamelles innommables. Dans notre impatience, nous avons beaucoup de peines à assurer entre nous une répartition équitable de ce précieux liquide. Au milieu de la nuit, nous passons à la douche après un rasage complet de la tête, des aisselles et de l'entre-jambes. Nous sommes affublés de loques sales et bariolées de peinture : ce seront nos vêtements de travail ; aux pieds, des savates de bois attachées avec des ficelles.

A 3 heures du matin, nous faisons notre entrée au block 15, tous les cinq bien groupés, Varin, Roche, Thomas, Dutricieux et moi ; immatriculés de 40.543 à 40.547, et reçus par Courcelles comme interprète. Le convoi a été réparti dans les blocks 9, 11 et 15.

Nous recevons un bout de pain avec un morceau de pâté de viande et nous allons nous coucher, cinq par groupe de deux châlits jumelés. Où peut bien se mettre le 5<sup>e</sup> ? Les châlits ont 2 m. de long sur 0 m. 75 de largeur chacun.

Nous sommes en « quarantaine » pour un mois, mais nous pouvons partir en kommando d'un jour à l'autre, nous explique Prenant, le premier Français que nous ayons rencontré. Professeur d'histoire naturelle à la Sorbonne, il est là depuis le 19 mai. Aujourd'hui, la pelle à la main, il travaille aux égouts du camp, dans une boue et une saleté repoussantes. Agé d'une cinquantaine d'années, il nous impressionne par son calme et son attitude confiante. J'ai eu l'occasion, à maintes reprises par la suite, de profiter de sa joviale camaraderie. Il la partageait avec tous ses compatriotes, même avec ceux qui, comme moi, n'étions pas du même bord politique. Il envisageait

l'avenir avec sérénité et courage malgré la « râclée » terrible qu'il avait subie quelques semaines avant, du *kapo* de la Klinkerwerk et qui l'avait mis k. o. pendant plusieurs jours. Il faut dire à cette occasion combien le moral influait sur le physique dans ces camps de la mort-lente. Quiconque se révoltait contre son sort, quiconque ne savait pas pratiquer l'optimisme par habitude, quiconque ne pouvait pas soutenir son espoir et sa confiance par un solide idéal, était voué inexorablement à plus ou moins brève échéance à une décrépitude malade fatale. On sentait instinctivement le besoin de vivre en groupes et de se mettre dans le rayonnement de ces chefs naturels qui se révélaient parmi nous par leur courage et leur confiance indéfectibles. J'ai senti nettement quelques mois plus tard la triste vérité de cette constatation.

Le premier dont le moral lâcha fut Van der Veld, pâtissier à Paris, qui mourut à l'infirmerie dans une apathie tournant au fatalisme. Plus tard, à Hambourg, ce sera le sort de Lavocat, un solide cultivateur savoyard, ramassé dans une râfle, qui n'avait jamais pu accepter son sort. En outre, son âge et ses habitudes de vie s'opposaient à toute idée de vie d'équipe et le faisaient vivre isolé, abandonné à ses propres moyens.

Pour Charles, docteur à Docelles, c'est un manque foncier d'optimisme, qui mina peu à peu sa résistance spirituelle. Pour d'autres, plus tard, ce fut la lassitude nerveuse due aux épreuves de l'hiver finissant et à l'affaiblissement de la volonté. C'était avant tout une affaire de foi : foi religieuse d'abord pour les croyants, intensité de foi dans son destin et dans la juste cause de son idéal, pour les autres.

#### **Le régime de vie.**

Lever à 4 h. 30 au son de la cloche ou sous les coups de *kapos* et *sturbedienst*. (Les chefs et leurs aides.)

On fait son lit « Bett machen ». Cela consiste à détasser méticuleusement la paillasse et à étendre dessus les couvertures non moins méticuleusement,

de façon à faire une surface parfaitement plane, qu'on lisse après avec une petite planche à repasser.

A 5 h. 30, visite des lits. Si tout va, le « café » est servi à quatre ou six par gamelle. Une tranche de pain de 100 grammes (1/15<sup>e</sup> du pain non levé et bluté à 100 %, mi-blé, mi-seigle, de 1.500 grammes).

A midi, une gamelle de soupe, en principe un litre. Choux, rutabagas, *colrabi* (choux-raves), pommes de terre et fécule épaississante. Le soir le pain en sept avec un bout de margarine ou de pâté de viande ou de cancoillotte, genre de fromage synthétique à base de caséine, aromatisé à l'inévitable cumin.

Ceux qui travaillent ont en outre le matin un *zulage*, sandwich de pain et de margarine. Chaque tranche correspond à 1/16<sup>e</sup> du pain. Ils peuvent aussi toucher des bons de cantine et des cigarettes qui ont une valeur d'échange considérable et qui constituent la principale monnaie du marché noir du camp.

Le block 15 est commandé par Werner, un Hambourgeois condamné pour avoir tué sa maîtresse. Par exception, il est assez francophile et sera incarcéré plus tard pour sa sympathie accordée aux Français. Pendant trois semaines, un mois, grâce à lui, nous échappons plus ou moins aux départs en kommandos et aux travaux du camp. En outre, l'ordre règne à peu près dans le block où se trouve une majorité de compatriotes. Aux côtés de Werner se trouvent deux aides de camp, des *sturbedienst*, un Russe jovial et un Polonais qui se révèle notre cruel ennemi.

Au cours de la journée, on vient prélever parmi nous 20, 40, 50 *stück* pour les corvées. Le reste du temps, nous flânon, nous discutons ; certains racontent des histoires drôles, d'autres lisent les nouvelles de quelques journaux nazis qui pénètrent dans le block. Chabert, un épicier d'Oyonnax, rieur et boute-en-train, fait foule autour de lui par ses bouffonneries et ses bonnes astuces. Il faisait partie du groupe important des hommes de tous âges rafés dans la région de Nantua, Oyonnax et Saint-Claude, entre le 10 et le 14 juillet, lors de la dernière offensive boche

contre le maquis de l'Ain. Ce groupe incarcéré, quelques jours après, à la prison de Bourg, rejoignit notre convoi pour Compiègne, en gare de Mâcon, le 22 juillet au soir.

La ville de Murat (Cantal), où avait eu lieu le meurtre de Gessler, chef de la Gestapo de Vichy, était largement représentée parmi nous. La communauté des Frères des Ecoles Chrétiennes et une vingtaine d'autres citoyens, arrêtés par mesure de représailles, faisaient partie de notre transport depuis Compiègne et partageaient notre sort dans le camp.

Parfois, nous assistons à la visite démonstrative de « Bel-Ami », surnom d'un SS prétentieux et arrogant, qui vient contrôler la bonne facture des lits et la propreté du block. Pour un rien, Werner écope une volée de gifles magistrales ou des coups de cravache.

Le 2 août, on demande des spécialistes chimistes. Je me présente ; nous sommes 25 retenus parmi lesquels 20 français : départ immédiat dans une usine de produits alimentaires (?) dans la région de Berlin (?).

Vers le 10 août, Varin et Roche partent en kommando à Brauschweig, suivis de peu de Thomas et de Dutrioux à Bremenfargue. Toujours pas de départ pour nous.

Le 14 août, on réunit tous les chimistes au block 10 où je retrouve Bonnefoy, préfet de Lyon, Dommenge, préfet de la Seine-et-Marne, et quelques autres compatriotes. Nous voisinons avec Valois, au block 9. Le *blockführer* (chef de block) est un Polonais qui n'aime pas les Français. Immédiatement, il nous envoie tous travailler. Nous sommes employés au récurage d'égoûts de drainage dans un immense jardin potager à côté du camp. Toute la journée, pieds nus, l'eau jusqu'aux cuisses, à travailler dans la vase et la cochonnerie : beau début ! belle fête de l'Assomption ! Quelques Russes sont avec nous, ils ont l'air d'être habitués à ce genre de travail ; même, tout naturellement du monde, ils farfouillent dans la vase

à la recherche de bêtes ignobles tenant autant du poisson que de la salamandre, qu'ils mangent crues aussitôt.

Le lendemain, je fais des mains et des pieds pour éviter cette corvée : je suis affecté au « Klinkerplan-nig », équipe préposée aux travaux d'entretien de la route et de nivellement des abords du camp. Là, comme partout ailleurs, il faut exécuter un travail méticuleux à la pelle et à la pioche, enfoncer les cailloux un à un, tracer les bordures au cordeau, en un mot, avoir soin de la façade de notre bagne. J'ai gardé le souvenir dantesque du rouleau compresseur tiré par une quinzaine de damnés attelés en flèche deux à deux, long équipage humain qui peinera la journée entière à la manière des galériens antiques.

Mon coéquipier de joug est Janjic Deshnir, étudiant yougoslave, arrêté à Grenoble. Bel athlète, Janjic est aussi un camarade au grand cœur et à l'âme droite. Par son intermédiaire, je fréquenterai plus tard d'autres Yougoslaves. Je pourrai apprécier leurs qualités d'homme et l'amitié qu'ils portent à notre pays.

Dommenge, estropié d'un bras, joue le rôle d'interprète dans une autre équipe. Piloté par lui, je l'accompagne une fois ou deux à l'usine à briques où l'on récupère les vieilles briques après les avoir dégagées, au marteau et à la broche, du ciment qui les enrobe. On travaille assis à un rythme raisonnable, car il est facile de rouler nos *vorarbeiter* (contre-maîtres) : les camarades chargés du transport et du stockage des briques récupérées, s'arrangent pour en ramener subrepticement de sorte qu'au long de la journée chacun réussit à faire son compte minimum. Il paraît qu'il aura fallu l'arrivée de quelques compatriotes pour innover cette innocente manœuvre de resquille.

Le 20 août, en corvée de déblaiement des poubelles du camp SS, je tombe dans de la cendre chaude et me brûle le pied droit. Le soir même, je vais clopin-clopant à la cave au moment d'une alerte et je

frémis à la pensée d'y aller à nouveau au cours de la nuit, dans l'obscurité, la bousculade et sans soulier, car les boursoufflures m'empêchent de le remettre.

**Les alertes**, tout au cours de notre déportation, auront été une appréhension, un cauchemar et des souffrances sans nombre. Chaque fois, ce fut l'occasion de brimades, de coups de schlague par les SS, de pénibles attentes debout et au froid, sans couverture, au milieu du sommeil et de la nuit, que l'on aurait voulu réparatrice de toutes les fatigues de la journée. Il n'y avait rien de plus déprimant, au soir d'une longue journée de privations et d'efforts, que de se coucher dans un block pas chauffé, avec la perspective d'être « expulsé » du lit et jeté dehors en pleine nuit. Bien heureux lorsqu'on aura eu le temps de prendre avec soi toutes ses affaires précieuses : couteau, souliers, chapeau, cuiller, etc... Car tout ce qui est laissé dans la paille disparaît au cours de l'absence.

Au retour, même si l'on a la chance de retrouver sa couverture, il faudra grelotter pendant de nombreuses minutes avant de se refaire une place chaude et s'endormir.

Il y eut parfois trois alertes dans la nuit... et le lendemain inexorablement, à 4 h. 30, la cloche sonnait en même temps que les « raus » (dehors !) et les « Aufstehen » (levez-vous !) des *Stubendienst*.

Le primordial avantage de l'infirmerie, le *Revier*, est de vous dispenser des alertes. Ce simple point de vue compensait à mes yeux les risques d'un séjour souvent démoralisant.

D'ailleurs, cette mesure de rassemblement aux abris, au cours des alertes, était essentiellement une brimade de plus. L'abri n'était nullement destiné à nous protéger des bombes, mais uniquement à nous parquer tous dans un coin sous le feu éventuel des mitrailleuses, au cas où nous aurions tenté de nous évader à l'occasion du désarroi que n'aurait pas manqué de provoquer le bombardement du camp.

Après avoir traîné la patte pendant trois jours au block, les brûlures se sont envenimées. Un œdème se

déclare qui facilite mon entrée à l'infirmerie le 22 ou 23 août. J'en sortirai vers le 18 septembre.

A l'infirmerie, je fais la connaissance de nombreux compatriotes dont Diat de Vichy, Poirson de Nancy, Solomagne de Limoges et Barault (oto-rhino-laryngologiste de Bordeaux, qui s'est dévoué inlassablement pour nous). Tous quatre sont disparus. Je puis aussi fréquenter le camp des otages et suivre leurs conférences.

De ce passage à l'infirmerie, trois souvenirs hantent ma mémoire : celui des pronostics fabuleux et passionnés que nous faisions chaque jour sur l'issue incessante de la guerre et la durée de nos malheurs. Nous venions d'apprendre la prise de Paris. On parlait de l'offensive en Alsace de l'armée franco-américaine. En ce début de septembre, nous voyions déjà Cologne et Aix-la-Chapelle investies en même temps que le gros de l'armée allemande était bloqué sur le Rhin dans sa retraite par le parachutage massif d'Arnhem.

Chaque après-midi, le comte de Vogüé, après la lecture et l'interprétation des journaux allemands, dressait un communiqué de la situation militaire. De gros paris étaient engagés parmi les otages sur la date probable de l'armistice. Il ne faisait de doute pour aucun que nous serions tous rentrés en France avant Noël.

Par contre, je me souviens très bien aussi de la valse lugubre des sabots de bois dans la nuit : notre salle donnait directement sur la cour centrale du camp et aucun mouvement d'importance ne nous échappait. Tous les départs en kommandos nous étaient signalés par le bruit caractéristique des sabots de nos camarades, frappant en cadence le macadam de la cour. Ils partaient, à toute heure du jour et de la nuit, pour l'aventure d'un kommando, quelque part en Allemagne. On distinguait également les retours au bruit désordonné et au rythme fatigué des sabots.

Le troisième souvenir est celui de l'isolement et de l'indifférence lamentable au milieu desquels mouraient nos camarades de salle. Ils s'éteignaient sans bruit et sans personne autour d'eux pour les assister. Bien rares étaient ceux qui, dans la salle ou ils étaient arrivés, avaient découvert quelque ami, compatriote ou non. Mais par contre leur état était suivi de près par leurs voisins immédiats qui n'attendaient que le dernier soupir pour venir râfler les quelques bouts de pain abandonnés.

Le corps était bien vite évacué dans le couloir. Il était mis à nu et sur sa poitrine on inscrivait en gros chiffres, au crayon fushing, son numéro matricule. Encore souillé de ses excréments, des « infirmiers » l'emmenaient à « la salle d'attente » du four crématoire. Un détenu administratif relevait chaque soir les numéros et, en guise d'oraison funèbre, les transmettait au fichier du camp. C'est cet état civil, en période normale tenu régulièrement à jour, que l'on retrouva après la libération et qui fournit des renseignements précieux aux familles de nos disparus.

Sur la paillasse encore chaude du mort et souvent maculée de saletés de toutes sortes, un ou deux autres malades prenaient place rapidement pour le cycle de mort suivant. En septembre, la mortalité était encore faible : 10 % peut-être de l'effectif par mois. Mais au cours des mois d'hiver, le froid et la dysenterie causèrent de terribles ravages. Les médecins estimaient que la moitié au moins des malades hospitalisés mouraient. C'est devant une pareille hécatombe que les autorités SS du camp décidèrent, en janvier, de constituer dans le camp ces *blocks schonung* ou blocks de convalescence dont je profiterai à mon retour de Wittenberge.

Le 18 septembre, je suis renvoyé au block 13, guéri. Je fais la connaissance d'un groupe d'une vingtaine de Français, parmi lesquels Jean Malraux, le frère de l'écrivain-ministre, docteur Ernest Jeune, Pierre Duverne, qui disparaîtront dans la tragédie de Lübeck.

J'ai aussi la grande surprise de m'entendre interpellé par un petit homme, brun, à l'air gouailleur : « Hep ! mon lieutenant ! ». Je reconnais vite Vuillard. Avec lui, c'est tout un passé de la campagne 39-40 que nous revivons ensemble. Il était 2<sup>e</sup> classe au groupe aérien 2/35. Il ne se trouvait pas dans mon escadrille, mais sa renommée était célèbre dans le groupe : bon vivant, ayant son franc parler avec tous, il tirait au flanc souvent, mais rattrapait vite le temps perdu quand il voyait l'utilité du travail qu'on lui demandait. Capable de dire à n'importe qui ses quatre vérités, même à son commandant, il le faisait toujours en conservant un certain respect de l'autorité. Pendant tout le temps que nous avons partagé la même vie de bagnards, Vuillard n'a jamais pu admettre de me tutoyer ! Il était entré au maquis de l'Ain et avait passé l'hiver 43-44 dans le Valromey. Il me raconta son odyssee de février 1944, quand il fallut fuir devant le boche, en pleine tempête, et par 30 centimètres de neige fraîche. Sur les 200 de son maquis, une vingtaine, après avoir traversé la cluse de Nantua, se retrouvèrent à Echalon après deux jours d'une retraite extrêmement dure. Vuillard eut un pied gelé. Il se fit prendre à Lyon quelques semaines après et fut terriblement martyrisé par la Gestapo. Crâneur, il résista à toutes les tortures. Découvrant sa poitrine, il me montra ses deux seins brûlés par les cigarettes de ses bourreaux. Mais l'enfer concentrationnaire a eu raison de sa résistance. Vuillard n'a pas revu la France.

Je parviens à être affecté au kommando « Flechten » (les tresses) encore installé à l'extérieur du camp, en plein vent et dans une boue épouvantable. On travaille assis, mais on est soumis aux intempéries de 7 heures du matin à 7 heures du soir. Le travail n'est pas pénible, mais il faut une santé de fer et un moral à toute épreuve pour résister stoïquement sur place, au froid, à la pluie, à l'humidité, aux sarcasmes des gardiens. Comme dans beaucoup de prisons, le métier consiste à utiliser de vieux débris de

ficelles ou des cordes de bateau usagées que l'on détortille, pour en faire des tresses d'un seul tenant. On exige un minimum journalier de 25 ou 50 mètres, suivant le genre, mais les *Vorarbeiter* et les *Meister* (chefs d'équipe) ont l'esprit tellement lourd qu'ils ne sont pas capables de faire un contrôle correct. Parfois, on nous faisait tresser des bouts de papier cellophane ou des déchets de toile caoutchoutée. Ce kommando « Flechten », sous prétexte qu'on y travaillait assis, était réservé aux vieillards, aux infirmes et aux convalescents sortant de l'infirmerie. Il était de ce fait déprécié par rapport aux autres, tout en étant aussi déprimant, et ne donnait droit ni aux cigarettes, ni aux bons de cantine.

A côté de lui se trouvait le kommando du camouflage où l'on garnissait des treillis métalliques et des filets de corde avec des feuilles artificielles, de la mousse ou des branchages. Je suis resté quelques jours à ce kommando, ce qui m'a permis de rencontrer le D<sup>r</sup> Boucher de Pisany : un sympathique Charentais, jeune père de famille. Il était de la série des 34.000 et prenait son sort en patience. Quand il travaillait seul, il priait ; en compagnie de camarades, il savait cacher sous un abord souriant les inquiétudes qui, au fond de lui-même, le harcelaient au souvenir de sa femme et de ses filles. On sentait en lui l'âme forte du chrétien qui a tout accepté et offre en silence à Dieu chaque moment de sa vie. Par la suite, nous avons vécu souvent ensemble, liés rapidement d'une solide et chaude amitié. Il a disparu au moment de la libération.

Au camouflage, on prenait sur place la soupe de midi, mais il fallait avoir une gamelle, sinon, on manquait la distribution. C'était donc la chasse à n'importe quel récipient ignoble, sale ou rouillé, pourvu qu'il ait la contenance de la ration. Cela n'empêchait pas chaque jour, nos camarades slaves de profiter de l'ignorance des nouveaux arrivants pour réclamer les récipients après la distribution : « Dawai miski » (donnez les gamelles) et en tirer parti le lendemain

auprès des malheureux qui arrivaient les mains vides.

La vie du camp était faite d'une foule de petites brimades ou de tours de cochons de ce genre quand ce n'était pas des vols manifestes ou des attaques en règle contre les plus faibles.

Bien rares étaient les gestes humains ; la bête affamée et dévoyée par plusieurs années de camp ne connaissait que la loi de la jungle. Je dois à la vérité de signaler parmi les boches une secte particulière faisant contraste avec l'ambiance générale. C'était les *Bibelforscher*, les lecteurs de la Bible, condamnés pour leurs convictions religieuses affichées et contraires aux conceptions nazies. Dans le camp, ils restaient étonnants de charité, distribuant leurs bons de cantine à ceux qu'ils voyaient le plus dans le besoin. On les reconnaissait au triangle violet qu'ils portaient à côté de leur numéro.

Il y avait une équipe de vidangeurs : ils étaient une dizaine à patauger toute la journée autour des fosses, armés de seaux et trainant un vieux chariot-citerne monté sur pneumatiques. On les respectait en raison de leur corvée répugnante, mais au fond, beaucoup les enviaient, car les « gandousiers » bénéficiaient de quelques suppléments alimentaires et recevaient une soupe dans chacun des blocks dont ils vidaient la fosse. Parmi eux, se trouvait un Français, dont j'ai oublié le nom mais que l'on remarquait à son infirmité : il n'avait qu'un doigt à chaque main. C'était un vieux concentrationnaire, il en était à son second hiver de camp, mais il conservait une philosophie sereine et maniait ses seaux gluants en chantant !

A la fin septembre, je suis désigné pour le kommando de l'entrepôt « *Industriehof* ». Nous y formons une équipe de six dont cinq Français : Van der Veld (mort d'épuisement en novembre), D<sup>r</sup> Michaux (jeune radiologue à Vannes, mort en kommando en janvier), Balançat de Paris et Fradin (tous deux disparus) et moi-même. Nous réussissons à nous faire embaucher par un boche (barman sur les paquebots

de la Hambourg Linie) pour le magasin où nous travaillons à l'abri et relativement tranquilles. La planque ne dure que dix jours.

C'est à ce moment que je subis d'un SS une bastonnade en règle, de 15 coups, en compagnie de Balançat. J'en ignore encore la cause. Ce sadique, en nous croisant au travail un matin, nous fait signe de le suivre dans son bureau et là, après avoir enlevé ses gants et en rigolant, il saisit un manche de pelle et nous bastonne l'un après l'autre...

C'est le début d'octobre, le mauvais temps et la pluie font leur apparition.

Le 12 octobre, en rentrant au camp le soir, grande visite des valides pour un départ en kommando. Vingt minutes d'attente dehors sous la pluie, complètement nus avant d'être introduits dans la salle d'examen devant le toubib SS. Ce genre de visite est fréquent et toujours redouté, car le départ en kommando est le saut dans l'inconnu. Quelques kommandos ont un régime de vie meilleur qu'au camp, mais la majorité des autres sont des chantiers de mort, exemple Mepen, Husum, Ladelung, Bremenfargue, Porta, Westphalica, Ahlem, etc...

La plupart du temps on ignore absolument pour quel kommando est constitué le départ. Un des détenus employés de l'*Arbeitsam* (service du travail), est un Belge, nommé André, de Bruxelles. Il parle couramment l'allemand et d'autres langues. On l'a surnommé « le Négrier » ; il entre dans les blocks à l'improviste, à la recherche des *stück* que lui demande l'autorité SS pour former le transport. C'est le marché aux esclaves, il prend au petit bonheur ceux qu'il trouve parmi les plus vaillants.

Il fait son métier consciencieusement afin de ne pas perdre sa place, mais, dans la mesure du possible, nous renseigne sur la destination du transport et sur la renommée du kommando. C'est lui qui nous a recommandé de nous faire inscrire comme spécialistes-chimistes.

Les « élus » du kommando sont immédiatement mis à l'écart dans un coin du block. C'est ainsi que, fréquemment, les groupes d'amis sont scindés brutalement, sans aucune rémission. Puis tout le transport est rassemblé autour du bâtiment des douches pour y être lavé avant d'endosser la tenue rayée. J'ai vu, en plein mois de décembre, sous la neige, des centaines de partants, nus dehors, attendant souvent une demi-heure ou une heure le tour de passage à la douche.

Le soir même de ce 12 octobre, vers 9 heures, étant déjà couchés, nous sommes appelés, douchés, habillés de rayé bleu et blanc et parqués dans un block spécial. Le lendemain matin, à 10 heures, nous embarquons en wagon pour Hambourg, à 18 kilomètres de là. Nous y débarquons à 19 heures, bien entendu sans avoir reçu ni soupe, ni pain : c'est le régime habituel des déplacements en kommando.

## HAMBOURG

(12 octobre-15 décembre)

Nous sommes partis 300 parmi lesquels une majorité d'amis (Boucher, D<sup>r</sup> Reynaud, du Mans, mort à Sandbostel en mai, D<sup>r</sup> Charles, mort d'épuisement en fin décembre, D<sup>r</sup> Combeau, rescapé, Combault, de Grenoble, rescapé, Courcelles et la majorité des chimistes, etc...). Beaucoup de compatriotes, des Belges, des Hollandais et des Danois récemment arrivés au camp.

**Veddel.** — Nous arrivons au kommando de Veddel (banlieue de Hambourg), qui comporte déjà 1.800 détenus. Il est installé dans de vieux bâtiments de stockage du port plus ou moins bien aménagés en dortoirs. Le régime y est extrêmement dur : horaire très chargé, alimentation dérisoire. En outre, nous tombons dans un block commandé par trois Polonais qui représentent le type de la brute barbare et dépravée. Aucune brimade ne nous sera épargnée.

Horaire : lever, 4 heures ; 5 heures, « café », puis appel jusqu'à 6 h. 30. Départ au travail, 7 heures. Retour du travail, 19 heures. Appel jusqu'à 21 heures quand il n'y avait pas d'alerte. Coucher, vers 22 h. 30.

Nourriture : pain 1/5<sup>e</sup> de boule (300 grammes) avec un bout de margarine ou ersatz de charcuterie ; sou-

pe de 3/4 de litre, le tout distribué le soir en rentrant du travail.

Pas de *zulage*, pas de cantine.

Dans la journée, dans certaines usines, une soupe supplémentaire, mais moins consistante qu'au camp, est servie. Pratiquement, le soir, en rentrant exténués, nous mangions tout ce que nous recevions et nous étions obligés, de ce fait, de travailler toute la journée du lendemain complètement à jeun, après avoir dormi cinq heures et demie, quand tout allait bien et qu'il n'y avait pas d'alerte.

Le travail était très divers, mais toujours en plein vent et harassant.

Terrassement en ville, sur la voie ferrée, dans des usines pour boucher les trous de bombes.

Creusement d'un fossé anti-tank autour de la ville dans la glaise et dans 30 centimètres d'eau.

Déchargement de bateaux de ciment.

Déchargement de péniches de pommes de terre et leur mise en stockage.

Partout, sous la schlague des *kapos* ou des SS qui nous surveillaient. Malgré tout, en ne s'affolant pas et en prenant ses risques (il fallait travailler davantage des yeux que des bras !), on pouvait resquiller un peu. Le travail n'était pas la fatigue la plus pénible.

**Les alertes à Hambourg.** — Comme à Neuen-gamme, les alertes constituaient le gros de nos misères en entretenant en nous une hantise continuelle, surtout la nuit. Mais à Hambourg, nous étions déjà brisés de sommeil à cause des nuits trop courtes et, en outre, les alertes y étaient beaucoup plus fréquentes. Nous rentrions du travail épuisés, n'ayant rien mangé depuis la veille au soir. Nous n'aspirions qu'à une chose : recevoir notre pâture et nous coucher. Or, il fallait souvent attendre la soupe deux ou trois heures, après des queues interminables et lorsque l'on pouvait enfin s'étendre, nous n'avions même pas la perspective d'une nuit reposante. Dès que l'alerte sonnait, nous devions nous lever en vitesse, rassembler nos affaires et descendre, dans l'obscurité, à tou-

te vitesse, pressés par les *kapos*. On nous parquait dans les soubassements de l'entrepôt ; genre de caves où l'on ne pouvait accéder que par des trappes et des échelles de bois. Evidemment, au haut de chacune, il y avait une brute armée d'un gourdin, avec la mission de précipiter en bas ceux qui hésitaient dans le noir ou ne descendaient pas assez vite. Nous étions terriblement tassés les uns contre les autres dans cet « abri » et nous songions avec effroi à la panique et au carnage qui se produiraient si le bâtiment était atteint par les bombes et flambait.

C'est bien ce qui arriva quelques jours après, mais la Providence voulut que nous ne fussions pas là au moment du bombardement. En remontant de la cave, après chaque alerte, les chefs de blocks imaginaient de faire un appel pour vérifier si tout le monde était bien rentré : il fallait donc attendre jusqu'au dernier, se mettre en rangs par cinq et se faire compter et recompter. Cette opération supplémentaire durait une demi-heure. On juge du temps qu'il restait pour le repos, les nuits où deux alertes successives se produisaient.

Pendant quinze jours, nous avons eu la veine d'être affectés aux pommes de terre : travail épuisant, mais largement compensé par deux ou trois distributions de pommes de terre cuites à l'eau, qui nous permettent de tenir tant bien que mal et de dépanner au retour quelques amis à l'infirmerie ou dans d'autres blocks.

**Olsdorf.** — Le 25 octobre, à midi, pendant que nous étions à Altona, en train de décharger une péniche de pommes de terre, *gross alarm*, grande alerte ! Décidément, les Anglo-Américains s'acharnent sur les ruines de la ville ! Car au cours de nos déplacements, nous avons pu juger des effets formidables du bombardement de juillet 1943. Le soir, en retournant au camp, des incendies crépitaient de-ci et de-là. En particulier, devant nous, un gros foyer... c'est notre camp lui-même. Des bombes sont tombées sur l'infirmerie. On compte, paraît-il, 110 morts et 200 blessés qui

sont dirigés sur Neuengamme (parmi lesquels Boucher, une clavicule cassée). Après deux heures d'attente, nous sommes dirigés à pied à l'autre bout de la ville, sans souper, bien entendu, à Olsdorf, dans la prison centrale. Nous logeons en cellules par quatre dans trois châlits. Les trois premières nuits sans couverture ni paille. On meurt de froid et de fatigue. Il n'y a pas d'eau ni d'électricité. Les poux feront vite leur apparition, la saleté régnera en maîtresse.

Je fais la connaissance du Père Mayet, de Georges Marel, d'Antoine Cimetière, de Lorraine, du Père Henri, de l'Ordre des Prémontrés. Tous les cinq mourront d'épuisement par la suite.

Je rencontre aussi Dalloz, d'Oyonnax, Daviet, des Contamines, et quelques autres.

Le régime de la prison était préférable à celui de Veddel, car nous y dormions plus longtemps, et au moment des alertes, nous n'avions pas à bouger des cellules. Une fois rentrés à 19 heures, on nous fichait la paix jusqu'au lendemain 5 heures. Mais que d'autres ennuis par contre :

Pas de lumière. De l'eau, une fois tous les deux ou trois jours, mais pas de cuvette pour se laver. On utilisait les gamelles. La nourriture davantage grignotée par les *stuedienst*. Et surtout une bagarre terrible le matin pour choisir son kommando de travail, le soir pour trouver de bons compagnons de cellule. Nous avions vite confectionné de petites lampes à huile avec nos cuillers et un bout de fil. Nous prenions l'huile dans les usines où nous travaillions ; mais pour une lumière débile, que de fumée ! Nous n'avions pas de cellule attitrée, et il était impossible de rester groupés au départ le matin pour les kommandos. Chaque soir, en rentrant, il fallait donc s'entendre avec les camarades présents et se grouper par quatre pour passer la nuit. Bienheureux encore, lorsque, dans la bousculade, les quatre se présentaient ensemble à l'entrée de la cellule. Bienheureux aussi quand l'ordre des rentrées ne coupait pas le groupe

dans deux cellules contiguës. La schlague du *stube-dienst* vous interdisait au dernier moment de changer de cellule. Immédiatement, derrière quatre *stück*, la porte se fermait. Dans certains corps de la prison, les chefs responsables, *blockführer*, *stubedienst*, *kapos* ou autres, faisaient déloger d'une cellule de Français ou de Belges, un des occupants pour y mettre à la place un de leurs amis, toujours Russe ou Polonais. Sa présence constituait déjà par elle-même un ferment de discorde, mais en outre ce gars-là, parlant en général la même langue que les distributeurs de vivres, s'entendait avec eux pour nous extorquer dans l'obscurité une partie de ce qui nous était dû. Ou bien, la nuit, ces mêmes gars nous volaient les quelques bouts de pain que nous conservions pour le lendemain matin. Il fallait continuellement rester sur le qui-vive et défendre son droit à la vie, avec toute l'énergie que l'on avait encore.

Marel et le Père Mayet reçurent quelquefois des colis de jeunes du S. T. O. travaillant à Hambourg et avec lesquels ils avaient pu correspondre. Chaque fois ils furent repérés et volés dans leur cellule par quelque *stubedienst* ou certains de ces jeunes qui, en vendant leur corps aux chefs dévoyés, obtenaient en compensation liberté d'action dans la prison et dispense de travail.

**Les kommandos de travail** étaient les mêmes qu'à Veddel, sauf celui des pommes de terre.

Le dimanche, nous allions quelquefois au kommando de **Rhenania** où une soupe était servie. Un jour, en compagnie de Lorraine et de deux autres Français, un prisonnier nous donne quelques friandises : pain, biscuit, confiture. Il nous promet la même chose le lendemain. Mais le lendemain, nous sommes envoyés ailleurs.

La **Bahnwerk**, dans le port ou ailleurs, sans soupe, nous occupe à la remise en état des voies ferrées.

La **Wasserwerk** nous emmène dans les bassins filtrants de la Compagnie des eaux ; une soupe de temps

en temps est servie sur certains chantiers qu'il faut se disputer.

A la **Wasserwerk** je rencontre Bon, qui mourra à Lyon deux mois après son rapatriement, Genthon et Gonnon, de Meyzieux, qui mourront à Sandbostel au moment de la libération. Nous formons alors avec trois ou quatre autres, le « Club des Lyonnais », sorte d'amicale pour les temps à venir où nous pourrions nous retrouver autour d'une table bien garnie. Déjà certains avaient discuté du menu de notre première rencontre, c'était une façon très répandue d'ailleurs, malgré, ou peut-être à cause de l'obsession de la faim qui nous tirait continuellement, de faire diversion dans un rêve gastronomique. Depuis la mort de Bon, je reste le seul membre vivant du club.

A l'infirmierie, on commence à parler d'un encombrement terrible. Sur un effectif de 1.050 à partir du 15 novembre, il y eut en permanence 350 hospitalisés et une douzaine de morts d'épuisement, de dysenterie ou de pneumonie par jour.

Le docteur Loheac se met en quatre pour reconnaître et soigner le plus de compatriotes possible, tandis que C. (de Paris), cédant à la pression des S. S., ralentit les hospitalisations. Ruelle, de Grenoble, qui est mort d'épuisement et de froid sur le chantier, le 15 novembre, avait été refusé le matin même à la visite par C.

Pour lutter contre le froid, nous avons toutes sortes d'expédients vestimentaires. Larrieux, un jeune des Basses-Pyrénées, se couvrait, entre chemise et veste, de deux ou trois épaisseurs de sacs de ciment. Il fallait se mettre à plusieurs pour l'habiller le matin. Moi-même, je m'étais confectionné, pour pallier l'insuffisance de longueur de mes pantalons et l'absence de chaussettes, des guêtres en toile de sac. C'était des bouts de sacs en papier, dans lesquels nous transportions les pommes de terre. Bien entendu, il fallait éviter de faire remarquer à nos gardiens toutes ces fantaisies. Chaque matin, en passant un à un devant

le *lagerälteste* (le détenu-chef le plus ancien du camp), certains se faisaient repérer et bastonner à cause de leur tenue irrégulière ! Bien entendu, aussi, la peine était beaucoup plus grave quand on trouvait sur le dos du délinquant un bout de couverture quelconque, ce qui n'empêcha pas les couvertures de disparaître au bout de peu de temps.

Les mauvaises chaussures dont nous étions affublés et ces fameuses guêtres me valurent de nombreuses plaies aux chevilles et aux pieds. Ces plaies étaient inguérissables. Chaque jour le frottement de la chaussure les rouvrait. Le ciment ou la boue dans lesquels nous pataugions au travail se chargèrent d'entretenir l'infection. J'ai vu le Père Henri pleurer de douleur et de désespoir, un matin, en arrivant au chantier avec un œdème formidable aux deux chevilles. Ses plaies s'étaient enflammées. Il dut se faire hospitaliser à l'infirmerie et y mourut quelques semaines après. Loheac faisait des prodiges d'antisepsie et de pansement pour essayer de nous guérir. Ce n'est que trois mois plus tard, après 15 jours d'infirmerie, que mes petits bobos se cicatrisèrent.

Vers le 20 novembre, le hasard me conduisit au kommando **Ebano** à Harbourg. Je me déclare serrurier, ce qui me permet de faire équipe sympathique avec des Belges et un ou deux Français. Je fais rentrer le Père Mayet dans l'équipe. Le contremaître civil allemand comprenait les choses et le SS, un vieux de 60 ans, s'en fichait. Il faisait un froid de canard. Nous arrivions le matin après une heure de tram et une demi-heure de camion, debout sur une remorque non bâchée, en plein vent, par la neige et en grande instabilité.

Plusieurs fois, il arriva dans d'autres kommandos qu'une partie du chargement humain tombât de la remorque à la suite d'une manœuvre ou d'un virage brusque.

Notre métier de serrurier consistait à réparer la clôture extérieure grillagée de l'usine. Nous étions en rase campagne. Aussi, peu à peu, nous accoutu-

mâmes notre gardien à l'idée d'un brasero alimenté avec les débris des wagons bombardés. Au bout de quelques jours, nous allions même jusqu'à utiliser le chalumeau pour allumer notre feu. C'était la vie rêvée !

Un jour, en travaillant en bordure de la route, nous voyons passer une voiture à cheval qui transportait en vrac de la poussière de betteraves sucrières fermentée et à moitié brûlée au cours d'un incendie. J'arrête le conducteur, nous nous précipitons sur son chargement et nous mangeons gloutonnement à pleine main cette mixture, qui était emmenée comme engrais. Nous en faisons une ample provision qui fera, en rentrant le soir, de nombreux autres heureux.

Un autre jour, c'est, en pleine ville, une lutte acharnée avec un jeune Russe, qui avait vu en même temps que moi des épluchures de rutabagas dans une poubelle. Des coups de crosse violents interrompirent notre altercation.

Une autre fois, à l'usine Ebano, ce furent des déchets de choux, jetés dans un trou de bombe, qui eurent l'honneur de nos appétits.

C'est à Ebano que j'ai connu Peyratoux, prisonnier de guerre, habitant Ecully, qui écrivit à la maison en décembre. La lettre parvint en janvier, trois mois après celle que j'avais envoyée à Genève à mon ami D.

Un soir, en rentrant à Olsdorf, mon numéro fut appelé : deux cartes-lettres m'attendaient, celle de D. et celle de ma mère. Ce fut une soirée de grande joie, passée en compagnie du Père Mayet.

C'est en allant à Ebano que nous disions notre chapelet à six ou huit dans le tram, au grand scandale des Russes, qui, plusieurs fois, bagarrèrent pour nous empêcher de prier. Le matin, entre 5 et 6 heures, le Père Mayet nous récitait les prières de la messe, dans la cellule. Cette prière, dans le noir et dans notre grande misère, avait une saveur inoubliable.

Le reste du temps, notre meilleure prière consistait en l'acceptation de nos souffrances et en un

abandon total de toutes nos préoccupations dans la volonté de Dieu. C'était un grand « Fiat » continuellement renouvelé.

En rentrant du travail, dans la nuit, le long des 1.200 ou 1.500 mètres qui séparaient la gare de la prison, nous chantions. En rang par cinq, faisant claquer en cadence le pavé de nos sabots, nous agrippant les uns aux autres par les coudes pour entraîner les défaillants, nous chantions la « Madelon », « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ». Antoine nous avait remémoré le chant des légionnaires « En avant sur la grand'route ».

Il fallait que nous chantions... pour nous encourager les uns les autres, pour que la route paraisse moins longue aux camarades harassés de fatigue ou terrassés par le désespoir. Chaque soir, nous traînions ou nous portions ceux que la mort allait bientôt délivrer de notre enfer.

Il fallait que nous chantions... pour que nos gardeschourme se rendent compte qu'ils avaient asservi le corps, mais que l'esprit restait libre. Les civils, ahuris, s'arrêtaient pour nous voir passer. Les Belges et nous, étions les seuls à chanter. Les autres, les Slaves surtout, paraissaient subjugués corps et âme par l'épreuve.

Souvenir émouvant de ces authentiques chants du cygne.

Petit à petit, les amis tombent malades. Georges Marel, le Père Mayet, qui passe une première fois trois semaines à l'infirmerie. Pierre Michel, de Thizy, Lorraine, etc... Antoine tient bien le coup. Daviet est moins brillant ; lui, pourtant, s'en tirera, car il a une carrure d'athlète et une résistance de montagnard.

Chaque jour, une dizaine de détenus sont employés à la corvée « cimetièrre ». Il s'agit d'aller porter à la fosse commune la cargaison journalière de cadavres. Je n'y ai jamais participé.

Le Docteur Charles périclité le premier, il fait de la neurasthénie, en diagnostiquant lui-même chaque

jour l'aggravation de son propre état. Il est mort après mon départ, ainsi que tous les autres d'ailleurs.

Marel se mourait à l'infirmerie, j'avais essayé de le voir clandestinement ainsi que Lorraine, qui s'éteignait à petit feu d'un œdème généralisé de la face. Mon passage fut signalé dans un couloir de la prison et je fus arrêté par un boche, une brute finie, qui était chef de l'infirmerie. Après un boxage en règle, à un seul combattant, il me renvoya prestement dans ma cellule. On ne pouvait même pas s'approcher de ses camarades mourants.

Le 14 décembre, au soir, en rentrant d'Ebano, j'étais en cellule avec le Père Mayet, Larrieur et un Belge. Un *stuedienst* passe dans les cellules en appelant mon numéro : je suis *entlassen*, c'est-à-dire « relâché ». Le Père Mayet me bénit et je quitte mes trois amis, bien persuadé qu'il s'agit d'une formalité administrative quelconque. En fait, je ne suis « relâché » que pour être envoyé à Neuengamme où l'on convoque à nouveau les chimistes.

Nous étions une bonne douzaine de chimistes à être venus à Hambourg en octobre. Schmitt, le Hollandais, avait dû être tué dans le bombardement. Michel, de Thizy, Martin, Benoît, Jeannin se mouraient à l'infirmerie.

On ne trouve, capables de marcher, que Tiersot, qui mourra d'épuisement et de dysenterie à Neuengamme trois semaines après, Brunet ? (jeune étudiant de médecine à Rennes) et moi. Nous gagnons le lendemain matin le kommando de la Spaldingstrasse au centre de la ville où nous retrouvons Casimir sérieusement amaigri. Tous quatre, nous arrivons à Neuengamme où, par les astuces de Casimir, nous sommes affectés au block 15. Werner, le chef de block sympathique de juillet, n'y est plus.

Courcelles nous rejoint un jour après, venant de Mepen, un kommando de mort, où il a échappé lui aussi de justesse au sort commun.

## DEUXIEME SEJOUR A NEUENGAMME

(15 décembre-7 janvier)

Nous voilà à nouveau à Neuengamme dans l'attente d'un départ imminent pour une usine chimique dans la région berlinoise. Jour après jour, dans une impatience grandissante, nous attendrons les ordres. On retrouve quelques amis, en particulier Duverne, Malraux, Jollit, maire d'Azay-le-Rideau, Hisquin, Michon, Jeune, etc... Tous me trouvent particulièrement maigre. En attendant, je travaille aux Tresses qui ont été transportées dans les caves des nouveaux blocks en ciment. On est à l'abri du vent et de la pluie ou de la neige, car la saison est terriblement froide. A midi, nous prenons la soupe dehors, debout, en vitesse. Je m'arrange pour aller en resquiller une autre au block voisin, le 13, où, un jour, je me fais repérer : bastonnade en règle par les *stubiendienst* polonais et russes, qui n'admettaient pas le resquillage pour les occidentaux.

Jeune me fait faire la connaissance du professeur Florence qui, immédiatement, me révèle l'amitié qui le lie avec mon père et me reproche véhémentement de ne pas être allé le trouver plus tôt. Sa sympathie pour moi, comme d'ailleurs pour beaucoup d'autres

compatriotes, se traduit par des secours en vivres réguliers et substantiels. Il avait reçu quelques colis et bénéficiait des suppléments de soupe « blanche » distribués aux médecins en service. Florence allait jusqu'à m'apporter parfois dans le block même, alors que j'étais déjà au « lit », une soupe que je partageais avec Courcelles.

Aux tresses, on avait rétabli le *zulage* à 10 heures, de sorte que la vie me paraissait, dans toutes ces conditions, supportable. Il existait entre les blocks 5 et 7 ce que nous appelions le marché persan, lieu de rencontre officieux de vendeurs et d'acheteurs : on y trouvait de tout, pain, gamelles de pommes de terre, soupe, etc... ; vêtements, chemises, pull-overs, souliers, la plupart du temps volés, menus objets, couteaux, petites boîtes métalliques, etc..., à échanger contre du tabac, ou des cigarettes, ou plus rarement contre des bons de cantine. La cote financière du marché est tenue à jour par les Slaves, selon l'abondance des marchandises et l'échéance plus ou moins proche de la distribution de cigarettes. Là encore, il fallait être plus attentif que jamais à ne pas se faire rouler ou à ne pas être victime d'un guet-apens (la paire de godasses est estimée de 40 à 60 *stück* — lisez cigarettes — la *miska* de pommes de terre de 5 à 10 *stück*, etc...). Avec beaucoup de cigarettes, on pouvait s'assurer un standing de vie confortable, mais malheur par contre à ceux que le démon du tabac incitait à échanger leur malheureuse ration de vivres.

Quotidiennement des petites scènes inouïes se passaient autour de nous, sur la confection de cigarettes avec de vieux mégots et du papier journal. Chacun de ceux qui avaient apporté leur brin de tabac, voulait une « touche » : l'ignoble chicot passait de bouche en bouche... Les bassesses les plus inattendues étaient faites à la maîtrise et même aux SS pour recueillir leurs mégots.

C'est au cours de ce deuxième séjour que nous assistâmes un matin, au son de la fanfare, tout le camp réuni sur la place, à la pendaison d'un Hollan-

dais qui avait tenté de s'évader. J'appris également qu'en août, quelques jours après notre arrivée, un de nos camarades des otages s'était vu refuser ses bagages où se trouvait son insuline : il était diabétique. Malgré toutes les interventions des Sarraut et autres autorités auprès des SS, il ne put récupérer son irremplaçable médicament et mourut trois jours après d'un coma diabétique.

J'eus la peine d'apprendre aussi la mort de quelques camarades : Van der Velde, Noël, quincailleur dans l'Isère, etc..., Valois et Diat ont été envoyés au camp de « convalescence » de Bergen-Belsen : plutôt camp d'extermination ou de la mort à petit feu.

Diat est mort lui aussi là-bas, en février ou mars, après avoir enduré le martyre. Déjà à l'infirmerie de Neuengamme on lui faisait des curetages du tibia. La Gestapo allemande de Vichy l'avait cuisiné et maltraité au point de lui faire une fracture ouverte de la jambe, sans compter les dents cassées, les coups de toutes sortes. Il était atteint d'ostéite, la plaie de sa jambe ne se refermait pas et lui donnait des lancées continuelles. Il souffrait terriblement mais avait un cran formidable. Il était un des rares à ne pas douter de son retour, de sa guérison et des possibilités de vengeance qui s'offriraient à lui. Le docteur R. du Périgord, responsable de notre salle, n'a jamais rien fait pour essayer de le soigner sérieusement. Par crainte et par paresse, il laissait faire les infirmiers et « chirurgiens » allemands. Un de ceux-ci était un ancien mécanicien d'usine !

Un soir, une corvée est rassemblée, en grande hâte, comme beaucoup d'autres, et sous les coups de gourdins. Une vingtaine de camarades quittent le block dans la nuit. Où vont-ils ? Comme toujours, on Pignore. Ils reviendront le lendemain matin, et par Stoll, ancien otage, officier de réserve alsacien, qui a refusé de se faire enrôler dans la Wehrmacht, nous apprenons le travail horrible auquel ils se sont livrés toute la nuit. Un convoi était arrivé la veille au soir, venant du kommando de Mepen : 2 ou 300 véritables loques

humaines, décharnées, rongées par la fièvre et la vermine. Ces malheureux étaient incapables de passer d'eux-mêmes à la douche. La corvée, rassemblée par les *kapos*, fut chargée de les déshabiller, de les dégraisser de leurs excréments, de les dépouiller, de panser leurs plaies, etc..., triste travail mais combien charitable dans ce lieu de haine et de méchanceté.

Le *Christnacht* (Noël) arrive. Les potentats du camp le préparent avec force rabiots prélevés sur nos portions de margarine, « marmelade » et autres. Un sapin, tout décoré et illuminé électriquement, est érigé au milieu de la cour. Triste Noël, mais Noël d'espoir quand même. On nous octroie une distribution exceptionnelle de 10 cigarettes et d'un demi-litre de soupe qu'il faut se disputer avec les Russes plongeant à pleines mains dans nos gamelles.

Le jour de l'an sera triste encore, car il ne sera marqué par aucun supplément, mais par une plaisanterie cynique et ironique de notre chef de block et de ses coéquipiers complètement saouls, nous réveillant à minuit et nous obligeant à fêter la nouvelle année au son de quelques instruments de musique.

Ce jour-là, on devait travailler aux Tresses, mais une inondation de la cave nécessita une corvée d'essuyage particulièrement pénible et répugnante. Nous fûmes privés de *zulage*. Essayant d'esquiver la corvée, je suis pris par un kapo et bastonné rageusement.

La nuit suivante, nouvelle déveine. Je couchais avec Courcelles. Dans la nuit, nous sommes réveillés par un certain remue-ménage et des allées et venues. Après renseignements, j'apprends qu'une porte du garde-manger du camp est restée ouverte, qui donne accès sur une provision de rutabagas crus dont on se délectait quand on pouvait. Je n'hésite pas et pars en chasse. En sortant du block, je suis malheureusement ramassé par un quelconque *stuedienst* qui m'administre un passage à tabac en règle. Je rentre piteusement au block avec deux dents ébréchées et le nez en sang.

Le froid, à cette époque, fut un adversaire meurtrier. Nous étions très insuffisamment vêtus et nous n'avions, tout au long de la journée, aucun refuge possible contre les attaques de ce nouvel ennemi sournois et inlassable : le travail, les repas, les appels les rares moments de répit se passaient toujours dehors ou dans un local non chauffé. La nuit nous apportait un peu de chaleur animale en raison de notre entassement dans les blocks, mais c'était au détriment de l'hygiène : nous dormions dans une atmosphère confinée et viciée.

Le matin, dès le réveil, après la toilette et la confection du lit, nous étions expulsés du block : occasion de brimade et facilité de contrôle pour la distribution du café et du pain que nous touchions en passant la porte. Nous avions donc souvent plus d'une heure à attendre le départ au travail, dehors comme des chiens et dans l'obscurité.

Certains blocks, où cette discipline était moins rigoureuse et où les repas se prenaient à table, restaient ouverts, mais ils étaient bien vite surpeuplés et les visiteurs rapidement expulsés avec force coups et injures. Il ne nous restait plus qu'une ressource : s'entasser contre un mur, dans un coin, se presser les uns contre les autres, « faire la boule », ceux du dernier rang à l'extérieur bataillant pour rentrer dans la boule.

Outre sa morsure d'une constance désespérante, le froid était à l'origine de nombreuses diarrhées : la digestion se faisait mal dans un organisme anémié par le froid.

Le repos et la chaleur du lit suffisaient, à l'infirmerie, pour que beaucoup de diarrhées se guérissent d'elles-mêmes. Mais il fallait surtout ne pas se faire hospitaliser pour cette raison, sinon vous étiez immédiatement dirigé vers les salles spéciales de « chiassous » soumises à un régime spécial : diète absolue durant les trois premiers jours, contrôle rigoureux des selles, traitement à la poudre blanche

contenant, disait-on, une forte proportion de plâtre. D'une salle voisine, j'ai vu des docteurs (?) (c'était deux boches d'ailleurs) étourdir de coups des malheureux qui cherchaient à esquiver la poudre ou qui se trouvaient dans l'impossibilité de fournir leurs selles journalières.

Le 6 janvier, le bruit court que nous allons partir. On nous réunit le soir à la Strafkompagnie, nous sommes 24 nouveaux « chimistes ». Tiersot, complètement épuisé, nous abandonne pour retourner à l'infirmerie. Nous partons le lendemain en camion, non bâché, par vent glacial et tempête de neige. Nous avons une couverture et sommes assis sur de la paille. Nous arrivons, transis littéralement, à Wittenberge, après un voyage de six à sept heures.

On nous reçoit avec une soupe chaude et du pain. Nous ne pouvions pas en croire nos yeux !

## WITTENBERGE

Ce sera six semaines de paradis, au milieu de notre épreuve.

Paradis relatif, car il faudra lutter contre le froid et contre les positions acquises des potentats boches du kommando.

En fait d'emploi de chimistes, on nous fera balayer l'usine, charrier du ciment ou creuser des caniveaux dehors.

Le lendemain de notre arrivée, nous passons une visite devant le toubib, un Polonais, qui, jugeant notre état général particulièrement déficient, en retient à l'infirmerie une douzaine parmi les 24 arrivants. Je suis un des douze « musulmans » pour insuffisance de poids par rapport à ma taille. Le régime de l'infirmerie est doux, la nourriture un peu supérieure à celle du camp. Au bout d'une dizaine de jours, le toubib me prend en grippe et me renvoie travailler en me dénonçant au chef de camp comme étant une forte tête et un voleur. Il m'avait vu passer par la fenêtre quelques provisions aux camarades.

Je retrouve toute l'équipe des chimistes. L'usine traite de la paille pour en faire de la cellulose. Un sous-produit en est retiré : c'est une sorte de farine levure qui fait nos délices quand on peut s'en pro-

curer à l'ensachage. A l'arrivée de la paille, celle-ci est concassée et un dispositif permet de récolter les grains de blé qui avaient échappé à la batteuse. Bien entendu, la place à côté du concasseur est très disputée pour pouvoir profiter de cette source alimentaire appréciable.

Vers le début de février, je reçois mon premier colis qui m'avait suivi de Neuengamme. C'est la grande nouba avec les amis ! Le colis intact m'est livré en présence d'un SS et on l'ouvre devant moi. Les trois autres colis que je recevrai plus tard à Neuengamme, sur les douze que ma famille aura réussi à envoyer par la Suisse, ne seront plus ouverts devant moi ; transmis après que les différents services du camp auront prélevé leur part, ils me seront néanmoins d'une aide appréciable. J'ai été peut-être le seul à recevoir de France des colis après le débarquement.

Brusquement, le 12 février, le bruit court que le kommando va être dissout faute de charbon à l'usine. Effectivement, depuis une dizaine de jours, le travail s'est ralenti et la surveillance très détendue. Le surlendemain, nous embarquons pour Neuengamme. Une après-midi et une nuit de train, à 50 par wagon. Il ne fait pas trop froid, mais les portes sont fermées et il n'y a pas de finettes. Nous faisons nos besoins dans une bouteille que l'on vide et dans nos casquettes que nous jetons par la fenêtre !

Ce kommando comptait 400 déportés dont, à notre arrivé, trois Français. En deux ans et demi d'existence, on n'y déplora que trois morts dont deux par accident.

## TROISIEME SEJOUR A NEUENGAMME

(14 février-11 avril)

A peine arrivés, on nous parle déjà de départ dans un autre kommando et l'on nous parque dans un block spécial. Je réussis à prendre contact avec quelques amis restés au camp qui me disent combien la rigueur de la discipline s'est relâchée devant le nombre des maladies (surtout dysenterie et pneumonie), l'état d'épuisement et l'hécatombe du début de l'hiver.

De fait, contre toute attente, un *kapo* demande en allemand à la cantonnade : « que ceux qui ne se sentent pas en bonne santé se mettent à part ». Je comprends vaguement qu'il y a moyen par là de gagner quelques jours sur le départ. Je me mets parmi les malades avec Courcelles et Jollit. Le soir, nous sommes envoyés au block *schonung*, sorte d'infirmierie dépotoire, où l'on rassemble les convalescents. Nous y retrouvons Duverne qui, malade au départ de Wittenberge, avait été affecté là dès son arrivée au camp. Le régime du *block-schonung* est sympathique en ce sens que l'on reste au lit toute la journée et que la nuit, les alertes se passent sur place. Bien entendu, au point de vue alimentaire, nous n'avons que la

soupe, le pain et les ersatz habituels de margarine, saucisson ou marmelade.

Il nous est interdit et impossible de sortir du block; mais par les toubibs (en particulier Boucher, que je retrouve, et Maurin) je parviens à communiquer avec Florence, Jeune et d'autres amis. J'apprends ainsi la mort d'un grand nombre de camarades que j'avais laissés à Hambourg ou même au camp comme Poirson par exemple : « ils se sont éteints d'épuisement, à bout de souffle, comme une lampe sans huile », me dit Jeune.

Florence me dit qu'aux mois de novembre, décembre et janvier, les statistiques officielles du camp qu'il a vues accusent la mort par maladie de 40 % de l'effectif, surtout parmi les nouveaux arrivants, français, belges et hollandais. Maintenu par ordre supérieur dans son laboratoire d'analyse, il vit en plein centre de l'infirmierie et est au courant de tout ce qui s'y passe. Il a été chargé en outre, depuis un ou deux mois, des soins et de la surveillance d'une vingtaine d'enfants juifs. Le professeur Quenouille l'aide dans sa tâche. Il ne m'a rien dit à leur sujet, mais je me rends compte que leur présence ici est insolite. Il m'a emmené les voir dans leur salle-dortoir : le plus âgé avait peut-être 7 ans. Ils jouaient comme tous les enfants, sans se douter des circonstances qui les entouraient et sans paraître souffrir de leur condition matérielle. C'était particulièrement saisissant en pleine nuit de mort de pénétrer brusquement dans une ambiance de gaieté enfantine et insouciance.

Au *block-schonung*, en cherchant à échanger des cigarettes, je fais la connaissance d'un Danois qui, recevant régulièrement ses colis de la Croix-Rouge (autorisée depuis peu et seulement au profit des Danois et Norvégiens), me passe régulièrement sa soupe, sans contre-partie. Jollit et moi faisons ménage commun à ce moment-là.

Après plusieurs visites médicales de SS auxquelles je réussis à échapper, je suis vidé un beau jour du

*schonung* avec la majorité de mes amis. On parle de nous envoyer en kommando et nous sommes habillés une fois de plus en rayé bleu et blanc.

Chaque fois, c'est la même comédie, il faut passer à la douche plus ou moins froide, se battre avec les types préposés aux douches, pour conserver avec soi les quelques petites richesses que l'on traîne (couteau, cuiller, savon, ficelle, ceinture, etc...) et finalement endosser en vitesse des vêtements à demi-secs qui finiront de sécher sur nous en nous faisant grelotter de froid 24 ou 48 heures.

Chaque fois aussi, il faut se débrouiller pour coudre sur les nouveaux vêtements nos numéros d'immatriculation. Il est interdit de circuler dans le camp sans eux, et le médaillon en zinc que nous devons toujours porter autour du cou ne suffit pas aux yeux de nos chefs et des SS.

Un soir, en attendant le départ, je reçois par hasard l'avis de réception d'un colis. Il y a dedans quelques vivres, que je partage avec des compatriotes, et des vêtements. Les Russes du block nous ont épiés, et, en pleine nuit, quelques heures plus tard, je suis attaqué par deux d'entre eux qui me volent le restant de mon colis. Je me débats désespérément et, à force de patience, arrive à retrouver dans le noir mon voleur avec une partie du linge chaud que j'avais reçu. Cela l'intéressait moins que les victuailles qu'il espérait.

Après quelques ordres et contre-ordres, et en me défilant le plus possible, j'arrive à retarder mon départ en kommando, car j'ai de plus en plus la conviction qu'on vit beaucoup mieux à Neuengamme qu'ailleurs, et j'ai aussi l'espoir de pouvoir être casé dans une usine du camp ou à l'infirmerie par quelque ami.

Un matin, je parviens à me faire reconnaître malade, et je puis aller à la visite. Là, je me rends au laboratoire de Florence qui me fait un bulletin d'analyse d'urine alarmant. En insistant deux ou trois fois avec ce bulletin auprès du toubib qui fait les hospitalisations, je suis reconnu. Le soir même où je

rentre à l'infirmerie, deux alertes successives sont données, que je passe béatement dans mon châlit en compagnie de Darnand, neveu du chef de la Milice de Vichy, mais aux idées bien opposées à celles de son oncle. Il partage fraternellement avec moi quelques victuailles qu'il avait en réserve. Après bien des avatars et une nouvelle intervention de Florence, je reste à l'infirmerie du 17 mars au 11 avril. Le régime alimentaire est amélioré grâce aux générosités de quelques Danois et Norvégiens de la chambre, gavés de colis. En outre, quelques suppléments de la même provenance sont distribués officiellement. Je reprends du poids et des forces.

La fête de Pâques approche, elle tombe cette année le 1<sup>er</sup> avril. Jeune vient un jour me voir dans ma salle et me demande en secret si je serais disposé éventuellement à communier. Il m'explique que les otages ont obtenu exceptionnellement la permission de dire la messe à Pâques. Il continue à les voir tous les matins à la consultation malgré leur nouvelle installation hors de l'enceinte du camp. Mgr Bruno de Solage s'est proposé de faire parvenir par son intermédiaire dans le camp quelques hosties consacrées à distribuer aux uns ou aux autres. C'est ainsi que le mercredi suivant, je vis arriver notre nouveau Tarcisius et, avec une joie indicible, je reçus dans mes propres mains une parcelle de Pain de Vie. Martin-Chauffier avait bénéficié de la même grâce que moi.

Nous partagions le châlit avec un Hollandais, sympathique et aussi déprimé que moi, mais il souffrait en outre d'une dysenterie terrible au point que, deux nuits consécutives, il se relâcha sur la paille : c'était une promiscuité gênante que l'exiguïté de notre couche rendait plus répugnante encore. Mais il faisait tellement pitié dans sa confusion et dans son impuissance à éviter pareille aventure que j'en ai souffert pour lui. Je songeais que nous étions encore bien privilégiés car dans les blocks d'infirmerie voisins, ils étaient trois par châlit et quatre chez les

« chiassous ». L'infirmité de mon pauvre voisin ne put pas longtemps rester ignorée et il fut éjecté rapidement de la chambre par le *sturbedienst* à destination des chiassous.

Il y avait en dessous de moi un potentat du camp, ancien chef de block, condamné boche de droit commun, qui était en traitement de tuberculose avancée. Malgré son état, il « suait » la haine contre tous ceux qui gênaient son confort et en particulier contre les Français. Je fus pris en grippe par lui et fis l'objet, pendant de longs jours, de ses vociférations. De même, l'infirmier polonais de la chambre et le *sturbedienst* me supportaient à regret et craignaient que l'animosité du chef boche contre moi ne leur attirât quelque ennui. Un jour, ils me firent passer à côté dans la salle où se trouvaient Martin-Chauffier et Jean-Paul Lesèvre. L'infirmier, dont le service s'étendait sur les deux salles, n'en continuait pas moins de chercher quelque moyen de me faire sortir de l'infirmerie, car il se rendait compte que je n'étais plus malade, et que c'était grâce à un appui extérieur que je restais. (En réalité, je souffrais depuis une dizaine de jours d'une cystite).

L'occasion s'offrit, vers le 9 avril. Déjà on parlait d'évacuation du camp. Mes amis étaient à la fois tous gonflés d'espoir à cause des nouvelles de l'avance alliée et très angoissés sur les conditions dans lesquelles s'effectuerait la libération du camp. Baraut et Malraux ne cachaient pas leur appréhension et étaient persuadés qu'à l'heure voulue des ordres viendraient de Berlin pour nous exterminer tous. Florence conservait un espoir inébranlable : « Inutile de te soigner maintenant, dans quinze jours tu seras soigné par ton père ! », me disait-il souvent.

Le 9 avril, un docteur SS passe dans l'infirmerie et dresse la liste de tous les malades graves « incapables de reprendre le travail avant un mois ». Par la suite, nous apprenons que c'est pour évacuer ces malheureux sur le camp d'extermination de Bergen-Belsen. Tous préféreraient, avec raison, rester à Neuengam-

me qui semble devoir attendre calmement la libération. Contre toute attente, j'apprends au dernier moment que mon numéro matricule est porté sur la liste des partants sur l'intervention de l'infirmier polonais. Celui de Lesèvre avait été porté, puis rayé à la demande de son médecin, qui voulait lui faire un pneumo-thorax. Il est trop tard pour me faire rayer. Martin-Chauffier et quelques autres amis sont aussi parmi les partants, cela me console un peu.

Après plusieurs faux départs, nous sommes chargés, à 200 environ, sur deux camions à remorques, le matin du 11 avril. Nos véhicules, sur l'ordre d'un SS, ont été bâchés.

Nous ne pouvons toujours pas croire qu'on nous dirige sur Bergen-Belsen, car nous apprenons que les alliés ont dépassé Hanovre. Avant de monter en camion, Jeune me dit au revoir. Nous nous embrassons avec émotion. Il me dit « bonne chance » d'un air de dire « pauvre vieux ! », et nous nous donnons rendez-vous à Lyon. Le premier arrivé téléphonera à la famille de l'autre.

Je n'ai été vraiment rasséréiné qu'après avoir traversé l'Elbe à côté de Lunéburg, car, à partir de ce moment, nous marchions de façon certaine à la rencontre de nos libérateurs. Nous ignorions, hélas ! que le mois le plus dur de notre déportation n'était pas encore passé.

## BERGEN-BELSEN

(11 avril-31 mai)

Le bruit courait, dans les camions, que nous étions emmenés, en qualité de grands malades, dans un hôpital civil où la Croix-Rouge suédoise nous attendait. En tout cas, « ça sentait bien la fin ». Sur les routes, en sens inverse de nous, nous rencontrions une file ininterrompue de voitures de paysans, de familles entières, de jeunes gens dispersés et même de soldats isolés sans arme, qui semblaient harassés et s'en allaient à pied. Tout nous redonnait courage.

A la nuit tombante, nous entrons dans un camp immense de baraques en bois au milieu des sables et des pins. C'est le commencement du cauchemar, l'entrée dans l'enfer de Bergen-Belsen. Les camions sont à peine arrêtés que nous sommes bousculés par une horde de kapos à gourdins, qui nous expulsent des véhicules et nous volent par violence tout ce que nous avons avec nous. Les plus malades sont « jetés » en bas.

« Entreten zu fünf » évidemment ! (Rassemblement par cinq). Nous sommes constitués par groupes de 50 et dispersés dans les blocks. J'arrive au block 24. Deux jeunes Français arrivés de l'avant-veille nous mettent rapidement au courant de la situation.

Les tas informes que nous devinons dans la pénom-

bre, ce sont des cadavres que l'on n'a pas encore eu le temps d'évacuer. Dans le block, où il n'y a pas de châlit, les gens couchent par terre. Moribonds, machabées, voisinent avec les malades. Il y a des excréments partout. Le block est déjà plein, d'où s'exhalent continuellement des plaintes et des cris, une odeur fétide.

Mes jeunes compatriotes me préviennent : toute la nuit se passe au milieu de ces gémissements ou des vociférations d'un malade piétiné dans le noir par un camarade qui veut sortir.

On couche à la belle étoile, bien serrés les uns contre les autres, avec une couverture pour trois qu'il faut s'attacher car la racaille du camp vient vous la prendre par surprise en plein sommeil.

Surtout, ne pas se mettre dehors, au droit d'une fenêtre, car la nuit on risque de recevoir l'urine, les excréments ou n'importe quelle saleté jetée par les occupants du block.

Il y a trois jours qu'aucune ration de pain n'a été distribuée. Une eau sale et répugnante coule dans les lavabos pendant une demi-heure par jour seulement. Une soupe (1/2 litre de rutabagas dans un bouillon clair) est distribuée vers midi.

Nous sommes dans les blocks, dits de « quarantaine », submergés de nouveaux arrivants comme nous. Toutes les mesures d'hygiène sont abandonnées dans le camp depuis deux mois. La vermine est épouvantable, envahissante partout. Le typhus fait d'énormes ravages. L'infirmerie est débordée.

Décidé à me défendre, et en bonne forme physique, j'avais réussi à sauver de la bagarre quelques provisions que je partage avec mes jeunes compagnons. Ils ont raison de me dire d'en profiter immédiatement, car le carton vide qui les contenait m'est arraché une heure après de dessous la tête. Je m'en servais d'oreiller.

Nous passons une nuit très bousculée et vite interrompue par le froid qui nous envahit le matin. J'en profite pour faire un petit tour des baraques. C'est

alors que j'aperçois toute l'horreur qui nous environne. Partout, partout la mort, les cadavres, la vermine, les déjections de toutes sortes. C'est véritablement hallucinant.

Là, ce sont les corps de deux camarades en position de sommeil et encore vêtus. Là, c'est un malheureux qui est tombé dans la fosse des tinettes et qui n'a pas eu la force de s'en sortir. Là, c'est un monceau de cadavres nus que l'on a sortis du block et amassés en charnier.

Là, ce sont des cadavres plus anciens en état de putréfaction, et partout, partout ces bouches ouvertes, ces nudités décharnées, ces ventres creux et verts, ces membres entremêlés, jambes, bras, raidis par la mort.

On marche partout sur du « mou », chair, fiente ou vieux vêtements perlés de vermine. Aux abords de certains blocks ou lavabos, on ne voit le véritable sol nulle part. Partout l'odeur est âcre et suffocante, que vient aigrir encore la fumée des feux. On brûle de tout, bois, vêtements, vieux souliers pour se réchauffer ou faire cuire quelque aliment. Les Russes ont toujours quelque chose à faire cuire : vieilles charognes, rutabagas, ou même quelques pommes de terre qu'ils ont chapardés par-ci ou par-là. « Comme ci, comme ça, disent-ils ». Tous ces cadavres ne sont pas intacts. Le ventre a été ouvert : on en a enlevé le foie. Les parties fessières, les moins décharnées, ont été coupées au couteau. Les traces d'anthropophagie sont évidentes. Mais pareille évocation ne nous choque même plus. L'atmosphère est tellement écœurante et bouleversante partout que l'on ne réagit plus humainement.

Dès le début de la matinée commencent les appels, les rassemblements, les recensements et autres simagrées, habituelles à tous les camps. Mais cette fois-ci, on sent vraiment le désordre, la schlague est impuissante à maintenir l'excitation de tous ces damnés.

On fait le rassemblement pour la corvée des cada-

vres. Les plus vaillants ou les moins débrouillards sont coincés pour ce travail. Il s'agit, à deux, avec des liens de fortune (ceinture, bouts de ficelles, ou autres) de tirer les cadavres par les bras, jusqu'au four crématoire. Pendant trois jours, ce sera une procession funèbre, inoubliable. Deux moribonds par cadavre sont attelés à ces lambeaux de chair et d'os traînés à terre, balayant les ordures au passage et se succédant indéfiniment pendant des heures et des heures. L'allée centrale du camp, au milieu des blocks, sera « l'égoût collecteur » par où s'évacueront toutes ces formes humaines, tous ces charniers, toute cette puanteur. Les femmes du camp, de l'autre côté de l'allée, feront également la même corvée à heures alternées avec nous.

Tel moribond qui traîne aujourd'hui, sera traîné demain de la même façon. Le sol sableux de cet enfer jouera le rôle de papier de verre sur son pauvre corps. Toutes les parties saillantes de sa chair arriveront aplanies et sanguinolentes au pied du four crématoire ou au sommet de la fosse commune, car le combustible manque pour passer tous ces cadavres par le feu.

Il faut faire vite, car les alliés avancent et l'on voudrait faire disparaître la trace de tous ces crimes avant qu'ils n'arrivent. Peine perdue, les cadavres sont trop nombreux et les morts nouveaux s'amoncellent à une cadence trop rapide.

D'après quelques « anciens » du camp, et en particulier le docteur Fréjafon par qui j'apprends la mort de Valois, de Diat et du Père Bernard, de la Trappe-des-Dombes, nous serions 10.000 au camp des hommes et 30.000 au camp des femmes. La mortalité a atteint 1.000 à 1.200 par jour au mois de mars. A notre arrivée, elle était estimée à 600 ou 700. Bien entendu, aucun état civil n'est plus tenu depuis plusieurs mois. L'administration du camp est débordée, elle ignore même à un millier près quel est l'effectif.

Nous sommes littéralement atterrés à la vue d'une

sembable ignominie. Peu habitués jusqu'ici, au cours de notre courte expérience du « boche », à voir étalé aussi ostensiblement son crime inouï, nous n'aurions pas supposé, après notre passage à Neuengamme et dans ses kommandos, pourtant très durs, que la sauvagerie ait été aussi loin. À côté du camp d'extermination de Bergen-Belsen, Neuengamme était un petit paradis. Notre expérience de « concentrationnaires » eut été littéralement tronquée si nous n'avions connu que Neuengamme !

Au bout d'une journée de ce spectacle, nous nous ressaisissons rapidement. À une huitaine de Français, parmi lesquels Martin-Chauffier, Haquart, et Jollit (1), nous faisons le point. Nous sommes relativement bien portants, le peu de nourriture que l'on reçoit doit nous permettre de tenir une quinzaine de jours. Mais c'est surtout la pénurie d'eau qui nous inquiète. On souffre toujours beaucoup plus de la soif que de la faim. En tout cas, nous avons bon moral et la conviction que les alliés seront dans le camp avant que nous soyons morts de soif. Déjà, de différents côtés, on entend la fusillade.

Le lendemain matin, il se fait brusquement, vers 10 heures, une grande effervescence. Le bruit court que les sentinelles allemandes ont disparu. Déjà des palissades en direction des cuisines sont assaillies et renversées. Mais bientôt des coups de feu crépitent. L'ordre se rétablit. Des sentinelles reprennent leur poste, mais elles portent au bras gauche un brassard blanc. Nous comprenons qu'à la suite d'un accord quelconque, elles sont neutralisées. Notre confiance redouble, la fin du supplice approche...

Le 15 avril, à 11 heures du matin, nous voyons apparaître à travers les pins qui bordent le camp les premiers blindés à étoile blanche.

(1) Jollit était parti un mois avant de Neuengamme dans un convoi de « musulmans ». La Croix-Rouge suédoise convoyait soi-disant les camions. C'était un bobard comme beaucoup d'autres.

C'est une joie délirante pour beaucoup. Nous ne la partageons qu'à moitié, car nous ne serons tranquilles qu'une fois hors de cet enfer.

La nuit du 15 au 16 présente un aspect orgiaque inimaginable au milieu de tant de désolations : les doubles barbelés qui nous séparent du camp des femmes ont été abattus. En outre, les cuisines et les dépôts de vivres ont été pris d'assaut et tout le monde se rue sur les vivres.

Par mesure de prudence, nous restons en dehors de cette ruée et faisons simplement quelques provisions de pommes de terre.

Le 16, quelques camions radio américains ou anglais parcourent le camp en annonçant, en toutes sortes de langues, l'arrivée prochaine de vivres et surtout de médicaments. C'est un appel à la patience.

Pendant les 3 ou 4 jours qui suivront, nous serons inondés littéralement surtout de photographes, de cinéastes, reporters de toutes sortes. Nous apprenons que c'est une unité anglaise qui nous a délivrés et que son ahurissement est à son comble devant un pareil charnier.

En attendant, la mort continue à faire ses ravages. On s'organise vaguement par nation, n'ayant aucunement l'idée de faire du durable car il ne fait de doute pour personne que des guerriers civilisés ne puissent nous laisser longtemps dans une situation aussi critique. Nous demandons aux Anglais trois choses :

- de nous donner les moyens d'avertir rapidement nos familles,
- de nous grouper dans le camp par nationalité en confiant la direction des blocks à des compatriotes,
- de faire évacuer les malades le plus tôt possible.

Hélas ! nous ignorions le flegme anglais et la hantise de la contagion : nous étions des typhiques, et, comme tels, des gens à traiter à distance. Nous

devrons vivre encore trois semaines interminables dans ce charnier et cette atmosphère de mort.

Les Anglais, tout en refusant une mission sanitaire française, constituée à Paris dès que les premières nouvelles sur la désolation de notre camp y arrivèrent, mirent trois semaines à organiser un camp hôpital dans les bâtiments innombrables du camp de SS de Bergen. Pendant ces trois semaines, ils nous laissèrent vivre et nous débrouiller avec les moyens du bord et sans aucun médicament. Le lendemain de la libération, nous touchâmes deux jours de vivres en conserves américaines de viande grasse, bœuf, porc et cassoulets. Dans notre fièvre d'appétit irraisonné, nous nous précipitâmes sur ces provisions et les engloutîmes rapidement. Ce fut le début de nos malheurs. En quelques jours, la dysenterie se déclara chez tous les gens valides. Pour essayer de la juguler, comme nous ne recevions plus de médicaments, nous absorbions, en guise de charbon actif, des bouts de bois à demi consumés qui traînaient autour des foyers et que nous concassions.

Inutile de dire combien l'attente chaque jour renouvelée d'un départ éventuel usait notre moral ; la déception, la maladie, le manque de soins, une nourriture inadaptée et insuffisante mirent le comble à notre défaite.

Le 18 avril, nous avions recensé 1.250 Français et Françaises dont pas mal de moribonds. Cette liste avait pu parvenir à Paris par un moyen détourné vers le 22 avril. Le 24 mai, un nouveau recensement effectué à l'hôpital de Bergen accusait 400 rapatriés et 350 hospitalisés. 500 compatriotes sont donc morts en un mois.

Aucune de nos trois demandes n'avait reçu de réponse.

Le 30 avril, me traînant avec peine vers le « bureau » français du camp et me nourrissant depuis huit jours de quelques pommes de terre à l'eau et

de « thé », je rencontre par hasard deux officiers visitant le camp. L'un d'eux est mon camarade de promotion, Cornut Gentille. Je les supplie de me faire sortir de cet enfer en fraude avec eux. Tout réussit bien, et une fois dehors, en auto-stop nous arrivons au village de Bergen où sont cantonnés quelques milliers d'officiers prisonniers de guerre français. Parmi eux je retrouve Falcon et deux autres camarades d'école.

Cette fois-ci, c'est une vraie délivrance, mais ils ont délivré un moribond ! Je serai soigné par eux pendant deux ou trois jours. J'ai des pointes de fièvre de 40 et 41° et des moments de délire.

Le 3 mai au matin, le toubib décide de me confier à l'hôpital et je suis évacué le soir même en ambulance au camp-hôpital des typhiques de Bergen. J'entre dans le coma et je ne me rends plus compte de rien du tout jusqu'au 15 mai environ.

Avant de quitter Falcon, je lui avais confié quelques volontés à faire savoir à mes parents en cas de mort : nous avions prié ensemble la petite sœur Thérèse...

Mes parents sauraient au moins que je pensais à la Mission de France depuis plus d'un an et que c'est en grande part à cette perspective que je devais d'avoir traversé l'épreuve de la mort avec un moral invincible sans avoir douté jusque-là un seul instant de mon retour.

J'ai quelques souvenirs de mes rêves pendant ces douze jours de coma. J'avais demi-conscience de mon état de prostration et je rêvais que je m'étais dédoublé. A longues reprises, je voyais un corps allongé à côté de moi et je faisais des efforts pour le réintégrer et le réanimer, car je sentais que c'était mon propre corps. Véritable dédoublement de moi-même au cours duquel les relations de temps n'existaient plus. Pendant de nombreux jours de convalescence, je garderai une idée très confuse du temps, de l'antériorité des événements les uns par rapport aux autres.

Vers le 15 mai, je sors du coma. Je suis dans une salle de malades, dans un lit, sans drap. Mes couvertures ne sont pas souillées : j'ai donc dû être changé régulièrement. Je suis entouré de Russes, Polonais et Italiens ; aucun Français pour me tenir au courant de ma maladie.

J'ai une faim canine.

Je suis complètement décharné (33 kg. au-dessous de mon poids normal).

Je me sens incapable de me mettre sur mes jambes.

Je n'ai aucune mémoire des faits présents, mais je me souviens avec lucidité de tout mon passé.

L'aumônier Alix, à Bergen-Belsen, m'avait donné un Nouveau Testament en latin. Je me mets à le lire et le traduire convenablement.

Le 19 mai, par des conversations avec des compatriotes des chambres voisines, j'apprends que l'armistice est signé depuis une dizaine de jours et que nous sommes à la veille de la Pentecôte. Je n'en puis croire mes oreilles. Je suis encore obligé, quand je sors de ma chambre, de noter sur un bout de papier son numéro pour la retrouver au retour.

Le 21, sur mes instances auprès du toubib allemand qui nous « soigne », je quitte l'hôpital pour me joindre au block des rapatriables. J'y retrouve Jollit : c'est une joie immense.

Nous logeons pendant huit jours dans une ancienne écurie transformée, sur des armoires changées en lits, avec une paille et des couvertures. Nous devons nous occuper de nos repas, faire nous-mêmes des plats de pommes de terre mieux adaptés à notre état. Faire la queue aux cuisines pour toucher nos rations, etc...

Nous attendons avec impatience le départ. Les forces reviennent à grands pas. Je me mets à la disposition du Lieutenant-médecin Legrand pour constituer la liste des compatriotes en traitement dans les différents pavillons du camp-hôpital.

Le 31 mai, nous frêtons deux camions de la Mission Vaticane, pilotés par des Français (la Mission Vaticane n'est autre que la Mission sanitaire française que les Anglais avaient refusée un mois et demi auparavant et qui avait réussi à passer sous le pavillon vatican).

Nous sommes une quarantaine d'hommes et de femmes. De Celles, nous continuons en avion sur Bruxelles. Démobilisation à Arras. Après 24 heures de train, je rejoins Lyon le samedi 3 juin. Ma famille, prévenue la veille, m'attendait à la gare, comme si de rien n'était... comme, en sortant d'un cauchemar d'enfant, on trouve, en ouvrant les yeux, le regard rassurant de sa mère.

Nous nous sentions, en effet, bien petits, bien enfants, dans cette tourmente inimaginable. Ballottés au gré des caprices de nos bourreaux, nous avions abdicé tout orgueil, toute prétention. La révolte n'était pas possible dans un camp de concentration : la révolte physique collective pas plus que la révolte intérieure individuelle. La paix était aux humbles qui savaient allier la patience et l'espérance au courage et à la ténacité.

## LE DRAME DE LUBECK

Au cours des innombrables péripéties et changements hâtifs de camp qui précédèrent la libération, il est difficile de suivre le sort des camarades qui, rattachés au camp de Neuengamme, se trouvaient dans des kommandos extérieurs : chacun a eu son odyssee propre. Sur les quelque 8 à 900 rescapés, il n'y en a pas 25 qui aient passé par les mêmes voies de la délivrance.

Mes anciens camarades d'Olsdorf, répartis après mon départ soit à la Spaldingstrasse, soit au camp de Veddel restauré, ont été pour la plupart évacués sur le camp « hôpital » de Sandbostel (entre Brême et Hambourg) à partir du 17 avril et libérés le 29 de ce même mois.

Quelques amis chimistes envoyés au kommando d'Ahlem, près d'Hanovre, à notre retour de Wittenberge, furent évacués au moment de l'avance alliée sur Bergen-Belsen où j'en retrouvai trois ou quatre.

A Neuengamme même, deux ou trois convois de quelque 2.500 « musulmans » furent constitués avec les membres les plus affaiblis des Blocks *Schonung*. Des camions convoyés soi-disant par la Croix-Rouge suédoise vinrent les prendre. Ils errèrent pendant quatre semaines, les uns dans la région d'Hanovre pour finir à Bergen-Belsen, les autres à Brunschwick,

Rawensbrück, puis à Malchow où ils furent délivrés par les Américains.

Vers le 15 avril, Florence et Quenouille quittent le camp en compagnie des enfants juifs dont ils avaient la charge. Ils seront tous assassinés à Hambourg le lendemain.

C'est à partir du 17 avril que le gros des effectifs quitta Neuengamme en direction de Lübeck : l'infirmerie d'abord, le groupe des Norvégiens et Danois, puis successivement les blocks *Schonung* et les gens valides. Deux ou trois cents internés restèrent sur place pour la destruction du camp. Tout ce monde, que l'on estime à 12.000 environ, dont 2.000 à 2.500 compatriotes, est enfermé à fond de cale dans divers bâtiments mouillés dans le port, puis répartis sur trois paquebots qui stationnaient en rade : 6.000 à bord du « Cap Arcona », 2.500 à bord du « Thielbeck » et 2.000 à bord de l'« Athen », dont 350 Français.

Entre temps, le 30 avril, un certain nombre de déportés français, suisses, belges et hollandais (peut-être un millier au maximum), rassemblés sur deux petits bâtiments, sont emmenés en Suède sous le couvert de la Croix-Rouge en échange de médicaments.

J'emprunte au récit (1) de mon ami Jean Langlet, l'un des 11 rescapés français du « Cap Arcona », les passages suivants :

« Nous nous réveillons comme d'habitude ce 3 mai, vers 6 h. du matin, au moment de la distribution du café que nous ingurgitons avec facilité... Vers 2 h. de l'après-midi, la plupart d'entre nous sommes étendus sur le lit et le matelas et nous nous reposons. D'autres conversent. Soudain, une ou deux détonations sourdes, puis, quelques secondes après, une détonation beaucoup plus forte ; de la fumée âcre se répand dans le couloir et envahit notre cabine, de nombreux cama-

(1) Journal « La Chaîne », de juillet 1946.

« rades arrivent et nous entendons plusieurs rafales  
« de mitrailleuses dont nous ignorons l'origine, mais  
« qui, évidemment, nous semblent dirigées contre  
« nous. Comme nous sommes dans une cabine inté-  
« rieure, tous refluent chez nous et se plaquent, les  
« uns sous le lit, les autres contre les parois : pro-  
« tection assez illusoire !... Les rafales se calment ;  
« à ce moment arrive un jeune Français : « Venez  
« les copains, il y a des blessés dans la cabine des  
« Belges à transporter au *Revier*. » L'enthousiasme  
« ne paraissant pas général pour ce genre de tra-  
« vail, j'enfile ma veste, mes galoches de bois, je  
« prends mon couteau, les sept cigarettes qui me  
« restent et je sors dans le couloir ; là je rencontre  
« des types, la figure en sang ; dans une cabine  
« voisine, celle qui nous fait face, j'aperçois au  
« milieu d'une fumée assez dense, un trou dans la  
« paroi du bateau à la hauteur des hublots. Je n'ai  
« pas le temps de m'attarder : à la porte de la cabine  
« et couché par terre se trouve un homme, les deux  
« jambes coupées juste au-dessous du genou et qui  
« gémit : « Ne me laissez pas. » Avec Fougassier et un  
« troisième camarade, nous l'étendons sur une espè-  
« ce de porte qui se trouve là et nous voilà partis vers  
« l'avant en direction du *Revier*...

« Je me trouve donc sur le pont avant où l'espace  
« est assez restreint ; la bousculade commence à  
« être vive, l'incendie devient sérieux ; pour le  
« moment, le vent ne déporte pas la fumée vers nous  
« et c'est supportable. Le tout est de se maintenir  
« debout et de n'être pas écrasé par terre. Je suis  
« parfaitement calme en dépit de la situation qui  
« n'est guère encourageante : la côte est à 3 kms, à  
« environ 4 ou 500 mètres de là, j'aperçois un cargo,  
« le *Thielbeck*, qui est déjà couché sur le côté ; le  
« Cap Arcona donne également de la bande vers ba-  
« bord, mais pas trop ; le drapeau blanc est hissé,  
« mais un peu tard.

« Le tableau d'ensemble de la situation est saisis-

« sant. Dans la mer quelques nageurs isolés ; deux ou  
« trois petites embarcations de sauvetage, surchar-  
« gées, pagayent tant bien que mal à quelque distan-  
« ce du bateau. Sur le pont où je me trouve, les hom-  
« mes commencent à se transformer en bêtes et se  
« bousculent à qui mieux mieux. Les quelques minu-  
« tes que j'ai vécues à ce moment, ont été un effort  
« continuel pour ne pas être roulé par terre et écri-  
« sé ; heureusement ma constitution robuste m'a  
« laissé assez de force pour tenir le coup en cette  
« ultime occasion ; j'observe tout autour de moi et  
« reste, je ne sais pourquoi d'ailleurs, exagérément  
« calme, j'ai la conviction intime et ancrée au fond  
« de moi-même que je m'en tirerai, je ne sais pas  
« encore comment.

« Des matelots, des prisonniers allemands, quel-  
« ques Polonais, ont des ceintures de sauvetage et  
« sont prêts à les défendre contre tous ; d'autres  
« serrent contre eux d'énormes poutres de bois, des  
« planches, des portes de cabine, que sais-je encore !  
« Je me trouve au centre du pont et je suis à peu  
« près dans l'impossibilité de me déplacer dans un  
« sens ou dans un autre, tant nous sommes serrés...  
« A ce moment, j'aperçois à une centaine de mètres  
« du Cap Arcona et à hauteur du pont où je suis, une  
« petite vedette anti-aérienne allemande qui, moteur  
« stoppé, a l'air de recueillir des naufragés. Je  
« regarde bien : effectivement, je vois des hommes  
« qui la gagnent à la nage et on les laisse monter à  
« bord... C'est un point d'acquis ; malheureusement,  
« la vedette dérive vers l'arrière du Cap Arcona et  
« se perd derrière le nuage de fumée qui obscurcit  
« le centre du navire. Une occasion manquée.

« Malgré tout, je commence à manœuvrer pour  
« m'approcher du bastingage babord, celui vers  
« lequel le navire s'incline ; ce n'est pas facile, je  
« fais des efforts inouïs pour y parvenir ; en chemin  
« si j'ose dire (il y a en effet peut-être quatre mètres  
« à franchir), je manque de m'écraser dans le trou

« d'ancre où une grosse chaîne descend jusqu'à l'eau  
« et le long de laquelle des hommes s'accrochent pour  
« gagner la mer : ce mode de descente ne me paraît  
« pas très rationnel.

« Je trébuche sur la chaîne, grâce au ciel, je con-  
« serve mon équilibre, j'aperçois alors de nouveau  
« la vedette ou une autre semblable, peu importe, re-  
« venue à peu près au même endroit que tout à l'heu-  
« re et qui a derechef stoppé son moteur. C'est l'oc-  
« casion à ne pas manquer : un ultime effort, et me  
« voilà au bastingage, je sens sous mes pieds des  
« types déjà écrasés qui ne crient même plus, ce n'est  
« pas le moment de s'attendrir. Le vent nous envoie  
« une bouffée de fumée âcre et chaude qui nous aveu-  
« gle et nous essouffle à la fois ; l'endroit, avec cet  
« assaisonnement devient parfaitement inhospitalier ;  
« je me mets en devoir de retirer ma veste, nous  
« sommes tellement serrés que je n'y arrive pas : un  
« nouvel effort, ça y est ; mes galoches, que j'avais  
« simplement enfilées, ayant mal aux pieds, partent  
« d'elles-mêmes ; me voici debout, ou plutôt accroupi  
« sur le parapet ; diantre ! c'est rudement haut —  
« 20 mètres environ — j'hésite un peu. Un prisonnier  
« en caleçon blanc saute à côté de moi, il ressort  
« peu après et nage : on ne se tue donc pas ! J'hésite  
« encore quelques secondes et hop ! me voilà parti  
« les pieds premiers ; m'a-t-on poussé ou ai-je sauté  
« de moi-même ? je ne saurais le dire... »

La vedette, après quelques allées et venues, navigue vers le quai avec Langlet et une quarantaine de naufragés grelottant de froid. Ils débarquent alors que les SS ont décampé et sont reçus par des marins allemands qui les emmènent peu après en camion à la rencontre des Anglais.

Quelle était l'intention du boche en embarquant nos camarades sur les deux paquebots *Cap Arcona* et *Thielbeck* immobilisés en rade de Lübeck depuis des mois ? *L'Athen*, qui était appareillé et avait servi au transport des déportés sur ces deux bateaux, avait

pu se réfugier dans le port et échapper avec sa cargaison humaine au naufrage. Les Anglais, en effet, arrivant en vue de la Baltique, avaient donné l'ordre à tous les navires ennemis se trouvant en haute mer, de rallier la côte avant midi, le 3 mai, sous peine de torpillage.

« Les SS, trop heureux de l'aubaine, continue Jean Langlet et ayant tout combiné vraisemblablement pour que nous soyons exterminés de toutes façons, ont quitté les bateaux vers la fin de la matinée, je suppose. Quand j'ai débouché sur le pont avant du *Cap Arcona*, peu après le début de l'attaque, je n'en ai vu aucun, mais seulement des marins de la Kriegsmarine qui, à ce moment-là, pensaient à tout autre chose qu'à nous garder. On venait de hisser un drapeau blanc, mais le sort du *Cap Arcona* était déjà joué, il flamboyait par le milieu. »

Cette noyade immense engloutit 1.200 de nos camarades de camp, les plus vaillants qui, après avoir résisté à l'épreuve d'un hiver rigoureux se faisaient avec joie à l'idée de la délivrance imminente et du retour en France. Les quatre rescapés du *Thielbeck* rejoignirent ceux du *Cap Arcona* et de *L'Athen* à Neustad où l'on constitua, après la libération, un hôpital français de 350 à 370 lits.

## LE PROCES DE NEUENGAMME

Aujourd'hui que les souvenirs se sont un peu estompés, il est moins difficile de constituer impartialement le bilan moral de cette aventure hallucinante.

Le procès de Neuengamme s'est ouvert le 2 avril 1946, à Bal Oynhausen, devant le tribunal militaire anglais. La preuve des crimes nazis y fut étalée dans toute son horreur. J'emprunte au journal *La Chaîne* de janvier 1947, quelques extraits de son reportage. Quatorze accusés comparurent, tous SS, dont Anthon Thumann et le traître Speck que nous connaissions bien dans le camp.

« Albin Lütge, témoin allemand, peintre à Düsseldorf, interné depuis 1940 à Neuengamme, décrivit pendant plusieurs heures la vie journalière du camp, le travail, les coups, la faim, etc... Connaissant tous les accusés sauf un, il dévoila publiquement ce qu'il leur vit faire pendant quatre ans : exécutions, tortures, injections de phénol et d'essence, expériences sur des adultes et des enfants, etc... Sur place, toutes les déclarations de Lütge furent prouvées comme justes ainsi que toutes les descriptions qu'il avait faites concernant les locaux sanitaires, les douches, les abris, l'hôpital où furent pratiquées les injections et les cellules de la mort où plusieurs centaines de Russes périrent par les gaz.

Le général de Grancey, premier témoin français, confirma les déclarations de Lütge au sujet du camp, de l'insuffisance de nourriture et des « vingt-cinq coups » auxquels il fut lui aussi soumis pour une raison futile. Il raconta comment il vit battre un déporté à coups de valise jusqu'à ce qu'il en ait le crâne fendu, et comment, à l'infirmerie, il resta de longs mois sans qu'un docteur allemand s'occupât de lui. Pendant la nuit, personne ne s'approchait des grands malades et celui qui mourait restait ainsi jusqu'au lendemain. Le général, persuadé que l'intention de liquider les détenus par le travail et la cruauté, se dissimulait derrière la rigueur du règlement, prouva la responsabilité de la direction du camp.

Le professeur Prenant, second témoin, fit une description saisissante des horreurs et des cruautés commises dans le camp... Il évoqua les appels du soir, durant près de cinq heures, au cours desquels parfois des hommes tombaient morts ; les inspections que faisait le SS Thumann, la matraque en main, suivi de son chien ; les scènes d'alerte, où les prisonniers, tels un troupeau, étaient poussés dans les abris à grand renfort de cris et de coups. Malheur à ceux qui trébuchaient : ils étaient piétinés par d'autres qu'on hâtait en les schlaguant... »

Le vendredi 3 mai, jour anniversaire de l'entrée des Anglais à Hambourg, onze des principaux accusés furent condamnés à mort par pendaison. Les trois autres furent condamnés aux travaux forcés.

Le procès est donc clos pour les SS. On y a fait œuvre élémentaire de justice. Certains ne voudraient voir là que les débuts d'une répression rigoureuse à poursuivre pour venger la mort et les souffrances de leurs parents et amis. « Beaucoup trop de coupables restent impunis », dit-on. Cette attitude instinctive, pour ne pas dire inévitable en raison des imperfections de notre justice humaine, je n'ai pas à la juger puisque j'ai eu le privilège de sortir indemne de l'enfer. Mais je ne voudrais pas que, ce faisant, on souille

la mémoire de mes camarades disparus en leur prêtant des sentiments de haine et de vengeance brutale qu'ils ne manifestaient pas de leur vivant et qu'ils jugeraient peut-être indigne de la civilisation dont toute leur vie en France chrétienne fut imprégnée. Des témoignages de ce procès, je voudrais plutôt tirer la grande leçon de courage et de valeur morale que donnèrent mes compatriotes. Ce sont deux étrangers qui en témoignent. Nous lisons en effet, toujours dans le même reportage :

« A la suite de ces dépositions (celles de de Grancey et de Prenant) fort remarquées à cause de la précision des accusations et de la valeur de ceux qui les émettaient, l'éloge du moral magnifique et de l'attitude héroïque des déportés français fut fait pas un témoin britannique M. Harold Le Drullinec, qui parle notre langue, aime notre pays et tint à honorer comme il l'avait déjà fait au procès de Bergen-Belsen, le courage et la dignité splendide de nos déportés.

« Un témoin belge, Jean Evereaert, étudiant en médecine, confirma que le médecin SS Hassmeyer faisait préparer des sérums spéciaux portant les germes de la tuberculose afin de les inoculer à des enfants prisonniers dans le camp et que deux admirables médecins français sabotaient le travail du monstre allemand en faisant bouillir les sérums pour les rendre inoffensifs. »

Ces deux médecins étaient les professeurs de Faculté Florence et Quenouille qui en savaient trop long sur ces crimes inqualifiables pour avoir la vie sauve.

Je dois à leur mémoire et à celle de beaucoup d'autres camarades français, belges, hollandais, serbes, de porter bien haut l'exemple de leur abnégation et de leur dignité qui tranchait si douloureusement avec l'attitude des allemands et des slaves. Dans l'ensemble, à Neuengamme, le groupe occidental n'a pas trempé dans les crimes de la maîtrise. D'ailleurs, lorsqu'il arriva au camp en 1944, tous les postes de commande

importants étaient déjà tenus par d'autres. Dans tous les blocks où j'ai logé, dans les nombreux kommandos où j'ai travaillé, jamais je n'ai rencontré de *blockführer*, de *stubedienst*, ou de *kapo*, de souche occidentale. Les trois ou quatre *vorarbeiter* de culture française (Luxembourgeois, belges et alsaciens) avec qui j'ai eu affaire s'acquittaient de leurs fonctions avec une brutalité verbale seulement et lorsque les regards SS se portaient sur eux.

C'est dans les services de l'infirmerie, au *Revier*, où l'on était appelé à faire œuvre humanitaire, qu'on laissa peu à peu et en raison de l'aggravation foudroyante de l'état sanitaire, accéder les occidentaux aux postes de médecins et d'infirmiers. Ils remplirent là leur devoir en restant des hommes et en faisant preuve souvent d'un grand dévouement.

Nos frères de race et de civilisation, dans les crises les plus aiguës, sont restés résignés devant l'injustice et dignes. Ils l'ont fait au péril de leur vie et l'ont payé plus que d'autres par leurs souffrances et leur sang. La proportion par nation des décès, au cours de la dernière année du camp, pourrait le prouver.

Nous devons être fiers de nos disparus : ils nous ont acquis surabondamment les mérites qui nous permettent de poursuivre en chrétiens la tâche civilisatrice traditionnelle de notre pays.

Ed. et Imprimeries du Sud-Est  
46, rue de la Charité, Lyon  
Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 1947. — N<sup>o</sup> 66